

André GUIRADO

QD

Roman

Éditions Cestius

André Guirado

QD

Roman

Éditions Cestius

Tous droits réservés © André Guirado – 2005 - 2020
Graphisme © André Guirado – 2005
Couverture © Éditions Cestius – 2020
www.cestius.com

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Une première édition de ce livre a été publiée en 2005 et 2006
par les éditions Le Manuscrit © Le Manuscrit / Manuscrit.com

*Merci au lecteur qui tourne ces pages et sans lequel jamais
je n'aurais écrit ce livre.
Merci à la vie qui me l'a permis,
Merci enfin au monde, qui nous permet de le comprendre,
un peu plus chaque jour.*

À Nice, le lundi 1er novembre 2004.

*Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis ! Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encore Sylla ;
S'il en demeure dix, je serais le dixième ;
Et s'il n'en reste qu'un, je serais celui-là !*

VICTOR HUGO Ultima Verba

XI.36

*La grand rumeur qui sera par la France,
Les impuissant voudront avoir puissance,
Langue emmiellée & vrays Cameleons,
De boute-feux, allumeurs de chandelles,
Pyes & geys, rapporteurs de nouvelles
Dont la morsure semblera Scorpions.*

VIII.103

*Las quelle fureur, hélas quelle pitié
Il y aura entre beaucoup de gens
On ne vit onc une telle amitié,
Qu'auront les loups à courir diligens.*

NOSTRADAMUS Centuries

Chapitres

Prologue.....	1
01.....	13
02.....	25
03.....	42
04.....	65
05.....	92
06.....	112
07.....	133
08.....	157
09.....	182
10.....	211
11.....	239
12.....	270
13.....	298
14.....	324
15.....	350
16.....	378
17.....	410
18.....	444
19.....	479
20.....	508
21.....	536
22.....	558
23.....	590
24.....	624
Épilogue.....	645

Prologue

Montargull – Catalogne – Espagne
Vendredi 18 novembre 1938.

Dehors, le froid était mordant, et ça n'était pas les maigres effets pseudo-militaires qui pouvaient les en protéger. Ils le savaient, depuis huit jours qu'ils essayaient de gagner leurs lignes, tentant avec les moyens dérisoires que représentaient leurs jambes de contourner l'avance extravagante des véhicules des armées franquistes. Généreux donc des dictatures qui n'avaient pas encore donné toute leur mesure à ce moment-là.

Jusqu'à la veille, ils y avaient bien réussi pourtant, remontant depuis leur ex-ligne de front, sur les rives de l'Ebre, jusqu'à quelques kilomètres de là. Et puis cela s'était gâté, bêtement comme toujours. Finalement, ils n'avaient pas pu tenir la décision qu'ils avaient prise, celle de ne pas compromettre de civils en acceptant leur hospitalité. C'était d'ailleurs cet entêtement puéril, dicté par la noblesse et l'inconscience de leur jeunesse qui les avait conduits ici.

À côté, une vache famélique meuglait, et Sam qui était toujours inconscient avec une forte fièvre semblait lui répondre dans son délire. Henri — enfin Riton, "Le Tombeur", comme l'appelait la brigade depuis l'épisode de Valence et les deux sœurs jumelles — lui appliquait sur le front un linge humide dont il commençait à douter de l'efficacité. Se retournant vers Roland, il le chambrava encore, comme à l'époque, celle où ils y croyaient. Il y avait à peine plus d'un an.

— Alors le jeunot, t'as les chocottes.

— Ouais ! Celles que tu deviennes intelligent, parce que pour le moment, tes blagues elles ne peuvent toucher que les franquistes.

En pouffant d'un rire amer, les deux jeunes gens se regardèrent. Ils avaient plus l'apparence de clochards en stade terminal que de soldats des glorieuses Brigades Internationales. Heureusement, les fermiers leur avaient fait prendre leur premier bain depuis trois semaines. Et ils en avaient profité pour nettoyer leur camarade. Mais les vêtements, qui avaient traversé tous les ruisseaux, bois et futaies dans leur course qui durait depuis quinze jours, n'étaient plus que des loques nauséabondes. Pas question non plus d'échanger contre des vêtements civils, parce qu'alors, ils perdraient la maigre chance de survie qu'ils avaient en tant que prisonniers, s'ils étaient pris. Avec leur maigre connaissance de l'espagnol et la psychose franquiste, leur temps de survie serait alors d'environ dix minutes avant d'être fusillés.

Lors de la débâcle, ils avaient dû commettre une erreur à un moment donné, en partie due à l'inexpérience de leur jeunesse. Il faut dire aussi que tous les cadres avaient été décimés en une matinée et, étant à l'extrémité nord du front, ils avaient été coupés du gros des troupes qui avait reflué vers Barcelone. Aucun des trois ne connaissait vraiment la région et le plus âgé d'entre eux, Samuel Rosenbaum, Sam pour ses frères d'armes, celui qui les avait guidés jusqu'ici et qui était maintenant en plein délire, avait trente ans à peine. Encore plus perdu qu'eux, loin de son université de San Francisco où il avait obtenu son diplôme de Lettres Françaises, juste avant de s'engager dans la Brigade Abraham Lincoln.

Sam l'avait perdue trois semaines auparavant sa brigade, comme les quelques Français se séparaient sans le vouloir du reste de leur unité. Ils étaient une dizaine à ce moment-là, avec un capitaine. Et puis ce groupe s'était encore scindé, après une attaque des franquistes, alors qu'ils bivouaquaient, il y avait quinze jours de cela.

Le cadet du groupe, Riton, celui qui chambrait Roland Perrier et ses vingt ans, n'en avait que quatre de plus que celui-ci, benjamin du trio.

Et puis, Sam, la veille, avait attrapé un coup de froid. Oh ! Rien de bien grave. Mais suffisant quand même pour éternuer au mauvais moment, alors qu'ils attendaient dans un bosquet que la voie soit libre, pour passer le petit col, la nuit, peut-être dix kilomètres avant cette ferme. Alors il y avait eu la course poursuite dans cette pente rocailleuse. Les coups de feux qui claquaient à leurs oreilles, si malheureusement banals depuis dix-huit mois qu'aucun n'y prêtait attention. Ils les avaient semés quand même. Ensuite, ils s'étaient arrêtés, deux kilomètres plus loin, comme les autres abandonnaient la course, restant à leur mission confortable de garder ce col où Sam et ses camarades étaient passés. Sûrement les derniers brigadistes à le faire à cet endroit.

Sam, contrairement à son habitude, était arrivé après eux, sans l'entrain qui le caractérisait habituellement. Quand Roland, riant qu'ils s'en soient encore sortis, avait donné la traditionnelle bourrade sur l'épaule de leur guide de fortune, celui-ci s'était évanoui, les laissant interdits devant leur camarade et sa tache de sang sur l'épaule droite. La balle, qui était entrée par l'arrière, lui avait fracturé la clavicule et, toujours à l'intérieur, y distillait déjà la mort à petite dose. Depuis, Sam n'avait pas repris conscience. Et, fabriquant un traîneau de fortune, ils l'avaient traîné jusqu'à cette ferme et ses fermiers sympathisants qui avaient perdu leur fils dans cette boucherie.

Aucun n'avait les compétences ni le courage d'extraire le métal maléfique. Ils espéraient simplement trouver un infirmier ou un vétérinaire le lendemain, sur les indications de Diego, leur hôte. Le seul chez qui, depuis trois semaines, ils avaient demandé une nuit de répit et une couche, poussés par l'état de Sam.

Le lendemain, il fallait qu'ils reprennent la route, ne voulant pas faire prendre plus de risques à cette famille. Sur les ondes, un peu auparavant, ils avaient écouté les nouvelles du monde dont ils étaient coupés depuis quinze jours, appris le départ des Brigades Internationales et l'avancée inexorable des troupes fascistes. Heureusement, d'après Diego, les Pyrénées commençaient trente kilomètres plus loin. Mais ils ne savaient pas comment transporter Sam qui s'agitait sous la couverture que Roland remettait en place, ayant relayé un Riton fatigué. Roland regardait son frère d'armes, son visage transpiré et ses lèvres remuant sur des mots sans suite ni sens. De quoi rêvait-il ? Où était-il ?

Sam tremblait. Il n'arrivait pas à reprendre conscience, et, chaque fois qu'il était sur le point de s'éveiller, les rêves reprenaient. Terribles et merveilleux, ils s'affichaient, se laissaient vivre avec une netteté et un niveau de détails qu'une partie de lui savait n'être pas ordinaire, pour un rêve. Il était sur le point de revenir à la conscience, dans cette situation nauséuse où l'on erre entre deux états.

Une partie de lui savait que le jeune Roland lui tamponnait le front avec un linge humide, dans l'espoir dérisoire de faire tomber la fièvre. Le reste de son être naviguait entre la réalité de son passé devenue incertaine, à laquelle se mélangeaient les autres images, celles qui paraissaient plus réelles et plus présentes que son propre vécu, tout en étant pourtant bien plus incompréhensibles. Il le sentait, sur le point de s'éveiller, cela allait recommencer. Moins par curiosité que par lassitude, n'ayant plus la force de lutter, il se laissa aller au flot incroyable de ses visions.

[...]

Paris – France – Vendredi 4 juillet 2008.

La cohorte des véhicules de police passa à vive allure, toutes sirènes hurlantes. Quelques têtes se détournèrent, puis les passants revinrent à leurs occupations, blasés.

Le silence retomba lentement comme une chape sur cette rue, matérialisation locale de celle pesant sur le reste de la société. Deux ombres sortirent à la lumière, se fondant dans la masse des zombies. Les têtes bougeaient lentement, à la recherche des caméras encore visibles. Se fondre, calquer son comportement sur les zombies. C'était la seule manière d'échapper aux LRC. L'un comme l'autre le savaient, malgré leur jeunesse malmenée. Le plus grand, le blond, marchait en tête, attentif, suivi par le brun, Kevin, Kev pour les intimes. Tirant probablement son prénom d'une vedette de cinéma des années quatre-vingt ou d'une série télévisée à la gomme de cette époque insouciant.

La mallette coincée sous le bras, comme n'importe quel bureaucrate pressé. Prendre la rue Mouffetard. Le trajet était simple, simpliste même. Le boulevard Saint-Marcel ne présentait aucune difficulté, pas de policiers en vue, et les cams posées au début des années deux mille étaient visibles, enfin, si c'était les seules. Pourtant, une bonne partie de la brigade de Paris devait être à leur recherche. Dans la mauvaise direction, heureusement, grâce à Arnaud, là, devant lui, plus habitué à la pratique qu'aux concepts. Les idées et les paradigmes, c'était son domaine à lui, Kevin Chazet, avec pour avenir, il y avait quelques mois à peine, une chaire probable à la Sorbonne au département philo. De quoi attendre la retraite décriée dans les médias depuis peu. De l'avenir, il n'en avait peut-être plus beaucoup à cette heure.

La station des Gobelins en vue, il fallait traverser dans les clous, avant le carrefour de l'avenue des Gobelins. Les deux hommes, en quittant le boulevard Saint-Marcel, ne virent pas derrière eux les deux ombres parmi les ombres sortir de la station de métro. Deux GIL, en civil. Imparable.

Sur leur droite, ils empruntèrent la rue Mouffetard. À mi-hauteur de la rue en montée, Arnaud s'engouffra dans un immeuble, suivi de Kevin. Le code des postiers qu'on leur avait donné la veille était encore valide pour le digicode.

Troisième étage, l'appartement de droite n'était pas verrouillé, comme prévu. Peut-être y arriveraient-ils ?

Ils refermèrent la porte derrière eux. Kevin repéra tout de suite la prise téléphonique, dans ce qui devait être le salon de l'appartement vide. Qui habitait là ? Comment l'appartement se retrouvait-il vide avec un abonnement téléphonique valide ? L'intendance y avait pourvu. C'était le principal.

Arnaud, lui, s'occupait de la sécurité, pendant que Kevin branchait son ordinateur portable sur la prise. Il passa en revue toutes les pièces, fenêtres, balcons, accès. Chazet commença à télécharger ses données sur un serveur du Bénin, histoire de ralentir les démarches futures, mais sans illusion non plus. Il en fit une copie sur un serveur en République Populaire de Chine, pour les impliquer, son sens de l'humour était encore vivant.

Après, il mit en fonction le site internet, préparé sur son ordinateur. Un hébergement au Bénin, avec une sauvegarde en miroir en Chine, semblait la meilleure solution pour contourner les censeurs sévissant en occident.

Un dernier réglage des fonctions web, et il passa au référencement sur les moteurs. Là aussi le travail avait été bien préparé. Une clef de mise en service, payée par un abonnement d'une multinationale aux différents moteurs, était préparée. Le code de douze chiffres introduit, Kevin téléchargea les caractéristiques du site. On était le quatre juillet, jour férié aux États-Unis, où la plupart des moteurs les plus consultés étaient en fonction.

Dans cinq minutes, le nouveau site serait visible partout en consultation sur les moteurs de recherches, mais les censeurs ne prendraient, avec un peu de chance, leur service que le lendemain.

Six minutes s'étaient écoulées depuis leur entrée dans l'appartement. Arnaud, goguenard, regardait Kevin débrancher son micro-ordinateur et ranger le tout dans sa mallette.

Ils sortirent ensemble, avec la satisfaction du travail bien fait. Ils n'entendirent pas, bien sûr, le seul bruit qui aurait pu les mettre en alerte, la respiration des hommes du GIL — le Groupement d'Intervention Légitime —, postés un étage plus bas.

Arnaud arriva en premier sur le palier du deuxième étage, et, à la pénultième seconde, son sixième sens l'avertit. Il est vrai qu'il avait toujours été un peu câblé. En jetant un bras derrière lui, il empoigna Kevin et le projeta dans la prochaine volée d'escalier. Les deux policiers, surpris, se tournèrent d'instinct vers celui qui semblait le plus fort. Le premier fut fauché par un uppercut classique et resta étendu pour le compte.

Entre-temps, Kevin, à mi-chemin du premier étage, fit mine de remonter prêter main forte. Les consignes étaient pourtant claires, chacun son rôle en mission. D'ailleurs, Arnaud, faisant face au deuxième policier, lui lançait un « Tire-toi ! » sans équivoque. Chacun son job. Le GIL était armé, logique, il y en avait toujours un. Les gouvernements étaient devenus fous et les censeurs tuaient quand ils le jugeaient salutaire, maintenant.

L'arme toussa, et Arnaud le costaud fût plaqué au mur par l'impact. Lorsque son ami s'étendit par terre, Kevin, au-delà de la peur, était déjà au premier, rasant le mur pour éviter les éventuelles balles.

Le GIL hésita une seconde, puis se dirigea, automatique en avant, vers l'homme à terre. Lui aussi, à sa manière, aimait le travail bien fait. Erreur. Groggy et malgré une douleur au thorax, Arnaud lui saisit le poignet qu'il commença à tordre. Les deux hommes se regardèrent dans les yeux. C'était maintenant une lutte à mort.

Kevin sortait dans la rue quand il entendit le deuxième coup de feu. Une tristesse l'envahit, ne doutant pas que son ami s'était fait abattre. Il se mit à courir au mépris des caméras et de leur Logiciel de Reconnaissance Comportementale. Il s'engouffra dans la station de métro des Gobelins, et, arrivé sur le quai, il s'assit sur le banc, contre les carreaux, blancs et froids. Sa main plongea dans sa mallette pour actionner un bouton sur un boîtier. La mémoire de son disque fut effacée en un millième de seconde par une micro impulsion électromagnétique. Protéger la mission. Protéger les informations.

Il ne se faisait pas d'illusion. Les LRC s'étaient mis en alerte alors qu'il courait, et maintenant son visage était comparé aux bases de données. Une main se posa alors sur son épaule, et, au bout de cette main, Kevin, stupéfait, reconnut son ami Arnaud Monteuil. Ce dernier affichait un sourire assuré, comme d'habitude, et un beau trou dans sa chemise, sur la poitrine.

Deux questions contradictoires se bousculaient dans la tête de Kevin, alors qu'ils s'installaient dans la rame. Comment faisait son ami à être si assuré, alors qu'ils risquaient de ne pas sortir vivant de la prochaine station ? Et pourquoi était-il vivant avec un trou dans la poitrine ? La première réponse, il ne l'aurait peut-être jamais. La

deuxième vint sous la forme d'un index élargissant le trou, pour faire apparaître un gilet en Kevlar qu'Arnaud s'était procuré comme il savait le faire, on ne savait trop comment. Kevin, avec pudeur, ne s'enquit pas du sort du deuxième GIL. Il avait confiance en l'éthique de son ami. Celui-ci ne tuerait que contraint et forcé, en dernière extrémité. Et la légitime défense en était une, bien sûr.

Les deux hommes se mirent à rire avec la fraîcheur de leur jeunesse. Après tout, les caméras et leurs programmes cyberflics les avaient déjà repérés, alors... autant se détendre.

Sur la planète, les internautes pouvaient accéder à un site, depuis une minute et douze secondes. La demande qu'ils avaient soumise aux moteurs de recherche, pour eux, semblait porter ce qu'il restait d'espoir dans cette humanité désabusée. Elle tenait en deux lettres : QD.

...]

La vision, une des plus précises et des plus longues qu'il avait eues, venait de refluer, le laissant exsangue d'incompréhension. Son moi extérieur se rendait compte que Roland, s'il était encore à ses côtés, avait arrêté d'essuyer son visage fiévreux. Pendant ce bref instant, perdu à côté de la conscience, et prêt à replonger dans l'incompréhensible, son esprit se révolta et, au prix d'un effort inimaginable, réussit à le faire revenir à lui.

Roland était bien là, dans ses habits déchirés dont Sam prenait conscience de la puanteur à cet instant. Le visage d'une extrême jeunesse du parisien était contredit par son regard qui avait vu, en ce début de vie, plus d'horreurs que durant une existence entière. Le regard de son ami, déjà trop grave, et pourtant encore rieur d'habitude, était soucieux à ce moment. Préoccupé par son devenir à lui, fidèle à ses idées au point d'être en train d'en mourir, ici, si loin de son Amérique natale. Lui le trentenaire amoureux de la vie à l'en perdre pour en défendre les principes sacrés avec ses camarades, venus comme lui défendre la Liberté et la Démocratie. Eux qui avaient été lâchés par les nations s'en revendiquant, dans un monde se préparant à sombrer dans le chaos.

Roland, celui que Sam avait essayé de convertir aux lettres et la philosophie de la France — pourtant son propre pays —, lui parlait.

— Alors l'Amerloque, ça va ? Tu nous as fait une de ces peurs.

Sam regardait l'autre, le regard perdu, comme s'il pensait encore rêver. Ses lèvres bougèrent doucement.

— *I don't understand anything*¹.

— Eh ! Où t'es encore ? On comprend pas beaucoup l'anglais nous !

Roland avait essayé de prendre un ton léger, pour masquer sa préoccupation. Derrière lui, Henri venait de se réveiller et regardait la scène de ses yeux à moitié fermés. L'Américain reprenait, d'une voix pâteuse.

¹ Je n'y comprends rien.

QD

— Vous êtes là, c'est réel ?

— Bien sûr, qu'est-ce que tu crois, que tu vas déjà te débarrasser de nous ?

Sam les regardait, luttant pour rester éveillé, avec au ventre la peur de retourner dans ces contrées inconnues, enfin presque. Henri qui avait connu cette situation, en avait gardé les consignes des infirmiers : Faire parler le blessé pour qu'il reste éveillé. Ce qui était la seule manière de s'accrocher efficacement à cette vie de souffrance. Il questionna l'Américain.

— Alors, tu nous dis où tu étais, et si tous ces mots avaient un sens ?

— Des mots, j'ai parlé ?

— Et comment ! Une vraie pipelette. C'était quoi alors ? Tes livres de littérature et de philosophie ?

— Je n'y comprends rien. Juste des images, *no concept, no sens...* ou alors. Non, pas possible. Les mots, vous vous rappelez ?

Les deux plus jeunes se regardèrent et Roland prit la parole, ayant entendu Sam plus récemment.

— Ben, y avait des trucs normaux, comme : Attention, police, partir à l'étranger. Des trucs de savants aussi comme physicien et... je sais plus. Et puis, il y avait les mots qui nous faisaient croire que tu étais vraiment devenu marteau.

— Et c'était quoi ?

— Des mots sans suite, ou des phrases de fou. Tiens, avant de te réveiller, tu disais encore...

Roland ferma les yeux, cherchant à se rappeler. Il les rouvrit, satisfait, et récita.

— « Il faut changer de serveur tous les trois jours en gardant les mêmes adresses IP, internet sera notre terrain de cache-cache. » Un peu avant, tu disais aussi : « Attention à la géolocalisation quand vous émettez sur votre cellulaire, les ordinateurs sont calés directement sur GPS et une patrouille peut être sur vous en trois minutes. » Et puis il y avait les mots qui revenaient : LRC, réseau... Et surtout, celui qui revenait le plus était le plus bizarre : QD.

— QD ? demanda Sam.

On voyait que le mot ne lui était pas inconnu, comme si un voile l'en séparait. Ses deux camarades, perdus comme lui à trois heures du matin dans une étable en pleine Catalogne, lui demandèrent encore.

— Alors ces visions ?

Sam releva la tête et son regard devint lointain. Il parla, semblant raconter un conte pour enfant.

— C'était si réel, à toucher. Et pourtant, il n'y avait aucun sens à ce que je voyais ou entendais. Il me semble pourtant que je reconnaissais des endroits.

— Lesquels ? Ici, en Espagne ?

— Non, non. Dans votre pays, à Paris même. J'y suis resté une semaine avant de rejoindre Perpignan et Figueras pour m'engager. Mais c'était... *so different*. Des automobiles si compliquées, des routes qui passaient au-dessus des maisons.

Les deux Français le regardèrent, dubitatifs. Comme il s'était arrêté, ils hochèrent la tête, l'encourageant à continuer malgré tout.

— Cela vous paraît insensé, je sais, ça l'est encore plus pour moi. Je crois avoir vu un calendrier.

— Et alors ?

— Il commençait par deux et zéro.

Comme ses camarades attendaient, il continua.

— Je ne sais pas, mais peut-être que cela indiquait que c'était en deux mille et quelque chose. Deux mille huit, je crois. Il y avait à manger plein les magasins, tellement qu'on en jetait des tonnes. Mais des gens, pourtant, n'en avaient pas assez. Et puis il y avait aussi... des avions gros comme des immeubles et des machines, des machines pour tout, pour parler à l'autre bout de la planète, des boîtes pour regarder les matches sportifs chez soi...

Il s'était arrêté pensif et, fatigué, avait reposé sa tête. Au bout de quelques minutes, Roland demanda.

— Et c'était tout ?

— Non, répondit Sam, comme s'il attendait que les autres soient sûrs de vouloir entendre la suite.

Il reprit.

— Des machines encore, pour calculer cette fois, analyser, des machines qui pensent en machine. Des machines et des caméras pour voir et analyser ce que les gens pensent et pour les surveiller, guettant ce qu'ils font, peut-être même ce qu'ils pensent. Ce monde est bizarre. Il a tout ce qu'il faut pour rendre les hommes heureux, mais il s'en sert contre l'Humanité.

— Comme ça, tout le monde accepte ? demanda Henri, toujours plus tranché.

— Tous ou presque... Il y a aussi les autres. La plupart étaient des jeunes, comme nous.

— Des gamins, ouais, en l'an deux mille, plaisanta Roland, pour une fois qu'il avait l'occasion d'être un ancien.

Cela détendit un peu l'atmosphère et les trois hommes sourirent, se forçant un peu.

— Oui, si tu veux, mais comme nous quand même.

— Qu'est-ce qu'ils faisaient ?

— Eh bien ça, je ne sais pas. Juste des images. Mais je suis certain qu'ils étaient comme nous, par... l'esprit.

Il avait hésité à prononcer ce dernier mot, comme si ce seul acte eût suffi à le vider de la plus grande partie de son énergie. Sa tête retomba sur la couverture roulée en oreiller et, soudainement, il perdit de nouveau connaissance.

Les jeunes gens s'étaient relayés tout le reste de la nuit au chevet de leur aîné, de plus en plus agité. Les délires de l'Américain, loin de se calmer, s'étaient amplifiés, et, quand il parlait, il prononçait des phrases complètes maintenant, mais dont le sens restait occulte. Puis l'aube avait caressé de ses doigts lumineux et froids les planches dis-

jointes de l'étable. Après l'espoir octroyé en pleine nuit d'une rémission de leur ami, la tristesse et l'abattement gagnaient le cœur des deux Français. Dans une heure au plus tard, il faudrait qu'ils aient quitté cet endroit, et aucune solution ne s'offrait à eux. Emmener Samuel avec eux, ils y avaient pensé, mais cela le condamnerait en moins de cinq kilomètres. Et le faire déposer chez un médecin ou dans un hôpital, n'offrait pas de meilleures garanties selon les renseignements qu'avait glanés Diego. Les liquidations de prisonniers étaient, semblait-il, monnaie courante depuis la débâcle de l'Ebre.

Roland se décida.

— Je vais l'opérer moi, perdu pour perdu, de toute manière...

Henri, qui le regardait avec fatalisme, acquiesça.

— D'accord. Tu veux que je désinfecte mon opinel ? Il coupe mieux que le tien.

— Oui, et puis on va couper cette couverture, là, pour...

Roland s'était arrêté tout net parce que, assis sur sa couche, Sam le regardait maintenant avec l'air narquois qui leur était familier. Les deux jeunes gens s'approchèrent et s'assirent à même le sol. Roland constata.

— Eh ben ! On peut dire qui tu es le spécialiste des surprises. Tu te sens d'attaque ? On peut être en France demain.

Le sourire ne changea pas sur le visage de l'Américain, mais ses paroles le démentirent.

— Non les gars, cette fois je vais me la couler douce.

Roland se redressa d'un bond.

— Non, tu vas pas commencer à déconner maintenant. Henri ! L'opinel, passe-le-moi.

Puis se tournant vers Sam.

— On va te l'enlever cette saloperie, fais-moi confiance.

Henri, immédiatement, avait bondi sur ses pieds et, ramassant le briquet tempête, se dirigeait déjà vers la porte.

— Je reviens de suite. Je vais désinfecter le couteau.

Il sortait pour ne pas risquer d'enflammer la paille sèche. Sam, avec un voile de tristesse dans le regard, s'était tourné vers Roland.

— Il ne fallait pas, je n'aurais pas le temps de l'attendre.

— Bien sûr que tu l'auras vieille branche.

— Non écoute...

Riton, qui avait eu des problèmes avec son briquet, n'était resté dehors que deux petites minutes. Saisi d'un pressentiment, il rentra presque en courant. Là-bas, Sam était retombé sur sa couche et murmurait quelque chose à Roland. Lorsqu'il arriva près de ses camarades, Roland leva vers lui son regard embué. Déjà, Sam avait rejoint l'immobilité de l'éternité.

Ils l'avaient enterré assez loin de la ferme, avec Diego qui leur avait désigné un endroit où l'Américain pouvait espérer reposer en paix. Un moment, ils s'étaient demandés quoi mettre sur la tombe. Puis, à défaut de volontés de leur ami, ils avaient laissé un simple tumulus de pierre, seul garant pour éviter une exhumation humiliante. Ce dont ils avaient pris soin, par contre, c'était d'éloigner du corps de leur ami toute trace d'arme. C'était le vœu qu'il avait exprimé une semaine auparavant, si cela devait tourner mal. Il était venu se battre pour la liberté et la paix. Et, les armes qu'il avait prises pour cela, il préférerait, si c'était possible, que son corps sans vie en soit éloigné.

Et puis Diego, après leur avoir expliqué la direction la plus sûre possible et remis quelques provisions de bouche, s'en était allé, ramenant pelles et pioches avec lui. Au dernier moment, il s'était retourné et avait lancé malgré tout un « *Vaya con Dios*² » qui pourtant n'était pas habituel parmi les Brigades Internationales.

Henri et son jeune camarade, sous le coup de l'émotion et prenant conscience de la précarité de leur condition, progressaient rapidement vers la barre des Pyrénées qui poussait devant eux, courant presque par moments. Henri, depuis le départ, observait Roland qui restait pensif, exceptionnellement taciturne. Lors d'une pause, comme ils observaient par sécurité un vallon, avant d'y descendre, Henri lui avait demandé.

— Alors, il t'a dit quoi ?

Le plus jeune l'avait regardé, comme si une partie de lui revenait sur terre. Il avait répondu :

— Plus tard, s'il te plaît.

Et ils avaient continué à avaler les kilomètres, mangeant en marchant, buvant à même les ruisseaux. Finalement, ne sachant ni l'un ni l'autre où ils se trouvaient exactement, la nuit les avait surpris en pleine montagne. Avant l'obscurité totale, ils avaient heureusement repéré, à flanc de montagne, sur un versant, une baraque qu'utilisaient les bergers en été, quand ils passaient ici la saison de pâturage avec leurs troupeaux de moutons.

Ils s'y étaient alors assis sur leurs talons, les genoux serrés sur leur poitrine, l'un à côté de l'autre, échangeant un peu de chaleur par leur épaule et leur bras, avec l'appréhension d'une nouvelle nuit interminable sous les rafales du vent glacé des cimes qui écorchait les pierres extérieures de leur maigre abri.

Au bout d'un long moment, des minutes ou bien des heures, Roland lâcha.

— Cela n'avait pas beaucoup de sens tu sais.

— Oui, comme pendant la nuit, mais, c'était quoi ?

— Il parlait un peu en anglais, alors je ne suis pas sûr de tout.

Il avait fait une pause que Riton avait respectée, sachant que l'autre remettait ses idées en place.

² Allez avec Dieu.

— Il était plus sûr de lui cette fois-là. Il m’a dit qu’il en avait perçu plus cette nuit, « trop même » qu’il disait.

— Pourquoi trop ?

— Je ne sais pas. J’y ai réfléchi toute la journée, sans réponse. Il avait l’air si... déterminé. Il m’a parlé d’un tas de choses. De certaines, je ne me rappelle que des mots comme « entropie, élan vital. » Des fois, je crois qu’il délirait encore, il m’a dit une phrase, tiens-toi bien : « On n’a pas perdu. » Je crois qu’il voulait dire en Espagne. Il disait : « C’est lié, tout ça. On a généré une option quantique. » C’était que des phrases de ce genre. Il voulait que je reprenne mes études pour : « faire de l’esprit. »

Henri ne put s’empêcher de rire, il répondit.

— Pourquoi, il trouvait que tu n’en fais pas assez des blagues douteuses ?

— Ouais, tu parles... Mais il parlait en anglais, je crois que cela avait le sens de fabriquer de l’esprit. Après, il a raconté de ces trucs.

— Et il disait quoi, quand je suis entré ?

— Exactement... « C’est formidable, on est dans le Flux. » Juste avant, il disait : « Le sens de ce qu’on fait... »

— C’est tout ?

— Oui, sauf que... non plus tard, si on y arrive.

— Pourquoi ?

— Sinon je le ferais mentir.

— D’accord, répliqua Henri.

Les deux hommes se turent, épuisés, laissant la place aux hurlements du vent.

Plus tard, dans la nuit, Roland entendit son ami Riton fredonner encore une chanson de ce nouveau chanteur là, Charles Trenet. Le fou chantant qu’ils l’appelaient en France. Il la connaissait déjà. Difficile de faire autrement, c’était une des seules qu’ils avaient reçues de leur pays et qu’ils se passaient en boucle au front, sur le gramophone. Roland reconnut, entre deux bourrasques, quelques paroles de “Y’a d’la joie”. Et le plus étonnant était que Roland ressentait cette joie, même là, dans leur situation incertaine. Dans l’état de semi-veille où ils étaient, il s’étonna un moment qu’une simple chanson puisse donner un tel espoir fou, à la limite de l’inconscience. Il était question, dans les paroles qu’il entendait, d’un boulanger faisant du bon pain. Roland se jura alors que, s’il s’en sortait, au moins une fois par an il irait chercher du bon pain chaud, dans une vraie boulangerie française, dès l’ouverture, au petit matin.

L’aube arriverait bientôt et, à l’est, les froides étoiles ne brillaient déjà plus sur un fond aussi noir. Ils se levèrent sans se concerter et marchèrent doucement, pour réhabituer leurs muscles endoloris. Puis, toujours doucement, ils reprirent le chemin du nord puis de l’est, pour passer la montagne devant eux, d’abord prudemment, cherchant où poser leurs pieds mètre après mètre, enfin plus rapidement, comme le jour leur montrait le chemin.

Ils passèrent une crête et soudain, à leurs pieds, une vallée s’ouvrit avec une grosse rivière derrière laquelle une voie de chemin de fer longeait une route, du sud au nord,

le long du cours d'eau. Sur leur droite, un petit village étendait ses quelques maisons le long de la route. L'espoir leur fit dévaler la pente, abandonnant toute prudence. Ils traversèrent le cours d'eau à gué, se plongeant jusqu'à mi-cuisse dans l'eau glacée. Ils grimèrent les berges presque en courant et, traversant les voies, atterrirent sur la route à une vingtaine de mètres d'un panneau. Il annonçait le village en grosses lettres : Porta. Les deux jeunes gens se regardèrent avec circonspection. Le nom n'était pas obligatoirement français. De l'autre côté de la route, une borne kilométrique, bien française elle, les narguait. Ils y furent en deux pas. Dans la direction du nord, trois lignes annonçaient : Col de Puymorens, dix kilomètres ; Mérens-les-Vals, dix-huit kilomètres ; Foix, soixante-neuf kilomètres. La France. Ils y étaient ! Ils avaient réussi !

Traînant les pieds, ils se dirigèrent vers un muret bas, clôturant au niveau du genou un jardinet abandonné. Plus loin, une maison ocre foncé aux volets clos, comme toutes celles du village à six heures du matin, arborait le mot « Mairie », peint au-dessus de la porte. Ils s'assirent sur le muret, laissant tomber leurs fusils à terre, comme une charge trop longtemps portée. Et puis, se regardant mutuellement comme deux rescapés qu'ils étaient dans cette étroite vallée entourée de sommet, les sourires s'élargirent, entremêlés de pleurs.

Au bout de l'éternité d'une demi-heure, Riton demanda finalement.

— Alors, on y est, c'est quoi qu'il t'a dit encore ?

Roland regarda Henri, et, du bout des lèvres, lui confia.

— Un peu avant de mourir, il parlait de ses visions, tu sais en deux mille huit, soi-disant. Et il a dit : « Tu le verras. »

— C'est tout ?

— Non, il a rajouté aussi : « C'est une option, mais, si elle advient, tu le verras. Cette option quantique est une des plus crédibles. »

Ils restèrent encore silencieux un moment, puis c'est Roland qui demanda.

— Cela ne se peut pas non ? C'est dans soixante-dix ans.

Sans répondre, le regard d'Henri entraîna celui de son camarade sur leurs chaussures trouées, glissa sur leurs armes jetées à terre et finit dans une poubelle métallique, un peu plus loin. Un tas d'épluchures de pommes de terre était emballé dans un journal. Celui-ci datait du mois de septembre et, sur la manchette, on y lisait en gros caractères : « *M. Chamberlain revient d'Allemagne où il a rencontré M. Hitler. Rien n'est gagné, rien n'est perdu non plus !* »

Les deux hommes se regardèrent, et Riton conclut.

— Non, c'est pas gagné...

01

Nice – France
 Dimanche 18 février 2007.

La foule des grands jours se pressait. Compacte et docile, le flux se poussait contre les barrières métalliques sans jamais les faire tomber. Un vrai miracle permanent s’intercalant entre la masse des masses et l’équilibre précaire des clôtures provisoires. La musique, mièvre et assourdissante, débitée par les haut-parleurs accrochés aux arbres malades, se la disputait avec celle, ringarde, des sonos géantes fixées sur les chars en carton pâte. Les adolescentes qui y étaient juchées, fardées comme des façades classées, remuaient sur un rythme qui devait se situer entre les tempos des deux musiques antagonistes. La nouvelle version du carnaval valait bien celle des années précédentes.

François Garan se faufilait entre les groupes compacts en pestant contre lui-même. Passer dans cette cohue « Tu parles d’un gain de temps ! » Il lui fallait traverser l’Avenue à peu près au milieu. Sinon, il fallait remonter jusqu’à la gare pour contourner le corso. En secouant quelques confettis sur sa chemise, il traversa devant Notre-Dame et s’engouffra dans la rue du même nom, en face de lui. Au bout de quelques mètres la mêlée se dilua et, arrivé à la rue Lépante, Nice redevint, comme d’habitude, un désert dominical. Seuls quelques échos de musique, au loin, rappelaient que la vie se concentrait sur les quelques hectares du plein centre.

L’immeuble dans lequel il s’engouffra avait été construit, comme la moitié de cette ville, au début du siècle précédent. Du meublé du premier s’échappait des effluves de poussière mal traquée, et des relents tenaces d’urine. Au quatrième la situation était meilleure, et les grandes aspirations d’air, rendues nécessaires par manque d’ascenseur, n’en passaient que mieux. Il pénétra dans l’appartement désespérément vide et s’instal-

la dans sa cuisine pour faire l'inventaire de son réfrigérateur. Encore un dimanche à combler, arrivé à la quarantaine il ne cherchait pas les exploits sportifs. Alors, à côté de ses passions, s'intercalaient ces vides qu'il comblait en hédoniste, par des plages de farniente contemplatif. Depuis son divorce le temps s'écoulait doucement, partagé entre le travail et ces périodes de calme réparateur.

Et puis, comme toujours, poussé par une force, il s'installa à sa table de travail pour écrire. Depuis un an il remplissait des pages virtuelles sur son ordinateur.

Au commencement, cela avait été juste des réflexions logiques, développées plus tard comme des concepts philosophiques. Puis, son esprit scientifique les poussa jusqu'à leurs ultimes itérations et, peu à peu, un nouveau monde se dégageait sous sa plume cybernétique. Les réalités s'entrecroisaient dans son postulat philosophique. Les concepts s'entrechoquaient même. D'abord le concept de la logique et de la science, encore fallait-il trouver une logique dans la physique quantique, contre celui, plus prosaïque, du matériel, de l'instinct et de la réalité de la vie. Plus tard, alors que son paradigme commençait à prendre forme, une autre dimension commença à apparaître, le guidant comme une corne de brume, d'abord inaudible, écho parmi les résonances. Au hasard des pensées et de leur formalisation, des faits les ayant générées, il fallait se rendre à l'évidence, ce qui l'appelait doucement entre les détours de réflexion avait trait à la métaphysique.

Une nouvelle dimension apparut alors dans le monde en train de naître dans son ordinateur. Comme une montgolfière dégonflée sur le sol, il prenait du volume passant de deux à trois dimensions pour amener ses occupants à des hauteurs insoupçonnées, juste par insufflation d'air chaud. Ce nouvel élément, sans consistance en lui-même comme l'air chaud, en donnait au reste. En scientifique, la manière dont on l'avait appelé par le passé ne le préoccupait pas. Certains l'appelaient la foi, d'autres, le paranormal. Mais pour lui, ce n'était qu'une réalité comme les autres se matérialisant pas des faits indiscutables. Il en intégra les éléments les plus évidents et en laissa la plus grande partie en suspens. D'un côté, parce qu'il ne savait pas comment assembler cet élément à son œuvre en gestation. Et d'un autre, pour ce qu'il en savait et dont il prenait conscience aujourd'hui, l'apport pouvait être plus gros que la base. Alors, en bon scientifique, il avait décidé de procéder par étapes et, quitte à y revenir plus tard, de n'intégrer dans ses écrits que les parties qui leur donnaient une consistance incontestable.

Faute de connaissances historiques ou de bon sens carriériste, le physicien quantique qu'il était ne savait pas que ce qui coulait de sa plume pouvait mettre fin à sa crédibilité internationale. Comme par le passé, le monde scientifique était toujours emprunt d'autant de mesquinerie qu'un sous-bureau de fonctionnariat. Et le vingt et unième siècle n'y avait rien changé. Son poste dans la recherche fondamentale, s'il était assez spécifique pour être éloigné des contingences concurrentielles, n'en était pas moins soumis à une hiérarchie qui aurait vu d'un mauvais œil cette digression de l'un de ses fonctionnaires, si elle devait être rendue publique.

S'arrêtant d'écrire, François se laissa submerger par le passé duquel il puisait une partie de son inspiration. Comme beaucoup de chercheurs, le jeune François Garan avait succombé à ses débuts aux sirènes de Paris, de ses universités et de ses centres de recherche aux crédits intarissables. Mais, avec le temps, un vide se creusait, sans qu'il ne sache pourquoi. Bien sûr, son mariage l'avait comblé un temps, et l'évocation de cette période de béatitude le fit sourire. Plus tard, l'arrivée de son premier enfant prolongea cette période de bonheur. Puis, comme une vague venant caresser la berge, quelque chose ou peut-être plusieurs se rappelaient tous les jours à son souvenir. À trente ans il fit le point, et, déjà comme un embryon de sa future prise de conscience, il cerna le problème et décida d'y remédier.

Réagissant en toute logique, il ne savait pas bien sûr qu'il venait d'accomplir quelque chose d'exceptionnel à l'époque de la pensée unique. Il venait de se prendre en charge dans son humanité, avec ses besoins et ses désirs. Il y mit, bien sûr, sa capacité scientifique. Mais enfin, et cela il le savait, si les scientifiques devaient être logiques dans leur vie et leurs décisions, le monde s'en serait aperçu. Et, quand il devait en parler, avec son expérience, il énonçait pudiquement que cela n'était pas une constante.

La réponse à son problème, elle, était toute simple. Mais c'était le fait de l'avoir cerné qui était remarquable. François avait le mal du pays. Des couchers de soleil sur la Baie des Anges. Des cafés du matin sur le cours Saleya. Pour lui, comme pour quelques-uns de ses contemporains, l'endroit où il vivait, était primordial. Et Nice, — *Nissa la Bella* en niçois — la ville de son enfance, lui manquait. Il voulait ressentir encore le plaisir de s'asseoir en terrasse, en plein hiver. Le pincement de fierté quand la météo télévisée affichait des nuages sur toute la France, avec seulement un soleil insolent sur l'extrême sud-est du pays. Là où il avait envie de se lever tous les jours. Évidemment, ce n'était pas très politiquement correct en plein règne de l'employabilité et de la mobilité, au temps du « tout sacrifier aux dieux de l'emploi roi. » Mais, de deux maux, il choisit le moindre, sacrifiant les sacrifices et mettant tout en œuvre pour retrouver sa ville, tout en conservant une activité professionnelle dans sa branche.

Les souvenirs de Garan se fixèrent sur cette période, et les images se déroulèrent comme dans un film. Un chercheur en physique quantique dans cette ville partagée entre les maisons de retraite et le tourisme de masse, ça n'était pas évident. Pourtant, à force de réflexion, le chercheur au CNRS qu'il était se muta en chercheur de solution pratique. Et il la trouva finalement. À l'occasion d'un congrès scientifique, il rencontra un astrophysicien cantonné à l'observatoire de Nice, un vieux truc centenaire, plutôt monument historique qu'utile aux astronomes, mais abritant dans ses murs une poignée de physiciens occupant leurs journées à la recherche fondamentale sur la formation des étoiles et de l'univers, avec les énergies et lois physiques en cause dans ce phénomène.

Dès lors, le professeur Garan sut qu'il pourrait peut-être s'installer à Nice. En effet, il semblait évident que si les forces fortes, comme la gravitation, étaient en cause pour la formation de l'univers, exclure les forces faibles, comme les quanta, semblait inappro-

prié. Surtout, que la théorie du champ unifié était encore un doux rêve en ce début de millénaire.

Par extraordinaire, il n’y avait pas de spécialiste de la physique quantique prévu à demeure sur ce projet, simplement des consultants donnant leur avis sur un sujet qui leur semblait un peu hors de leur champ. Le professeur Garan, avec l’aide de son homologue le professeur Flavier, présenta un mémoire accompagné d’une publication dans le magazine « La Recherche ». La création de l’univers et les forces en résultant encore présentes dans les étoiles y étaient intimement liées aux quanta d’énergie connus de tout physicien. Ce n’était pas, bien sûr, le fameux champ unifié, ni une révolution dans la physique. Mais ce travail lui avait quand même demandé plus de deux ans de travail acharné. Et il l’avait fait avec la plus grande rigueur, sachant qu’il n’aurait pas d’autre chance. Ce fut heureusement suffisant pour que le professeur Garan intègre l’équipe de chercheurs stationnée à l’observatoire de Nice.

À trente-quatre ans donc, le jeune physicien s’installa à Nice, de retour dans sa ville.

François Garan, se remémora son installation dans leur premier appartement de transition, dans le quartier du port. Puis, le film se déroulant en pointillé temporel, tout de suite après, il passa au deuxième appartement, un an plus tard, au rez-de-chaussée d’une villa d’un étage sur le Mont-Boron. La copropriété, et ses contraintes, était réduite au minimum et la vue était fantastique sur Nice et sa région. À ce moment seulement, sa femme et son enfant étaient enfin venus partager sa vie azurée. Et le souvenir de cette installation définitive l’enchantait encore, cinq ans et un divorce plus tard.

Puis la vie reprit pour le physicien niçois, comme un long fleuve, selon l’expression consacrée. Le deuxième enfant, une petite sœur pour son fils. Son travail, qui lui fournissait des satisfactions avec la voie qu’il explorait en accord avec ses confrères de la physique relativiste, tous plus ou moins adeptes de la théorie du Big-Bang...

La sonnerie de son portable le tira de sa rêverie.

— François ?

C’était la voix de Florence, son ex-femme. Quand on pense au loup... Et pour les truismes elle se posait toujours là. Ce fut l’agacement, et le choc de la réalité présente avec le souvenir brillant du passé factice qu’il venait d’évoquer, qui lui firent répondre.

— Non, c’est Jean-Marie.

Bien sûr, ça n’était pas malin, mais enfin, simplement humain. Mesquin comme un dix de der.

Un blanc succéda à cette affirmation incongrue, pendant lequel François pouvait entendre cliqueter la machine à calculer qui avait remplacé le cerveau de sa femme. Comment savait-il ? Dans la modification que cette connaissance allait apporter dans leurs rapports, conserverait-elle un avantage sur lui ? Depuis quand savait-il ? Le montant de la pension qu’il lui versait pourrait-il en être affecté ?

Finalement, ce qu'il avait pris longtemps pour le mystère de la femme, était, concernant la sienne, d'une logique trivialement prévisible. À l'écœurement, s'il n'en avait déjà fait son deuil. Il décida de mettre fin à cette nausée naissante.

— Tu m'appelles pour tester ton silence dans ta nouvelle pièce ?

C'était sa nouvelle lubie, elle y passait le temps libre qu'elle avait récupéré au sevrage de leurs enfants. Et son métier d'enseignante lui en laissait quand-même pas mal, du temps libre. De professeur de Lettres, elle pouvait glisser naturellement en actrice. Elle changeait d'estrade, c'était tout. Mais finalement, en réfléchissant aux dernières années, il s'aperçut que la comédie était déjà en gestation chez sa femme. Non, plutôt elle passait d'une comédie « *In Real Life*³ » à une comédie de bazar. À se faire croire qu'elle était branchée du fait qu'elle était entourée de théâtres suffisants.

Elle se décida enfin à parler. Probablement que sa calculatrice intégrée avait arrêté quelque compromis numérique.

— Alors, tu reçois tes enfants pour Pâques ou il faut que je te le demande en recommandé ?

Ça, elle ne faisait pas dans la dentelle, décidément.

Elle reprit, apparemment sûre d'elle-même.

— Et puis, tu pourrais au moins te dispenser d'être odieux.

Elle avait intégré la nouvelle donnée et y apportait sa réponse appropriée. Avec elle, l'attaque était plus que jamais la meilleure défense. Et, bien sûr, elle essayait de le culpabiliser maintenant, en toute quiétude. Comme d'habitude, elle ne s'embarrassait pas de contrainte morale, d'éthique ou d'honnêteté intellectuelle.

À ce niveau de nausée, la réponse coula toute seule, sans à-coup.

— La solution du recommandé me semble plus humaine, quand il s'agit de rapport avec toi.

Le bruit du combiné résonna quelques secondes à ses oreilles. Elle téléphonait sur un fixe et ce ne devait pas être le sien. Sinon, elle ne l'aurait pas raccroché avec cette violence. C'est que ça coûte cinquante euros un bon téléphone. Démonstrative, mais pas si bête la guêpe.

L'adrénaline lui coulait dans les veines. Il devait être écrit, quelque part, qu'elle arriverait toujours à le mettre hors de lui en un temps record. Toutes les bouddhismes du monde n'y feraient rien, c'était certain.

Il se leva, se propulsa jusque dans la cuisine où il préleva un quart du camembert déjà pourtant bien entamé. Toujours debout, il fit le numéro du portable de son fils aîné. Sébastien, neuf ans, des yeux grands comme des soucoupes quand il posait ses questions où toute la curiosité de l'humanité se concentrait. À qui les posait-il ses questions, maintenant ? François s'était pourtant battu pour en avoir la garde. Mais bien sûr, c'était sans espoir.

— Oui, papa.

³ Dans la vie réelle. Terme employé sur internet généralement en abréviation : IRL.

Comme lui, son fils ne s'embarrassait pas de question et phrases inutiles. Droit à l'essentiel.

— Tu veux descendre à Nice pour les vacances de Pâques ?

Silence.

— Tu as une copine ?

— Non, enfin oui, mais c'est pas c'que tu crois.

— Bien, si tu veux l'amener, ça ne posera pas de problème tu sais.

— Elle ne voudra jamais venir. Et pis ses parents ils ne voudront pas.

— Et toi, tu veux venir ?

— Ouais...

— Bon tu réfléchis, tu n'es obligé de rien, tu sais. Après, tu donnes ta réponse à ta mère.

Encore un silence, mais François savait ce qui allait venir.

— Vous vous êtes encore disputés, hein ?

— Oui.

Il ne voyait pas la nécessité de mentir à son fils.

— Tu sais, s'il y avait une solution, je l'aurais sûrement déjà trouvée, reprit-il.

— Elle me dit toujours que tu ne fais pas d'efforts.

François sourit de la naïveté de son fils. Au moins il savait de qui il la tenait, c'était bien son fils.

— Un jour peut-être je te ferai comprendre ce que faire des efforts signifie pour ta mère, me concernant. Jusque-là si tu peux arriver à rester neutre, ce ne serait déjà pas si mal.

Il attendit le verdict, comme tant de parents, suspendus au jugement programmé d'êtres non encore formés, parfois plus conditionnés qu'éduqués. Le silence s'installant encore, les pensées de François dérivèrent. Des millions d'enfants par le monde pour lesquels la société proclamait un modèle familial qui n'existait plus que dans les séries télévisées. Un modèle sans bases réelles, tout au moins dans les vingt dernières années. L'hypocrisie d'un système fait pour la famille traditionnelle, mais dévoyé par une législation inadaptée au point que cette sacro-sainte famille était comme Dieu, on en parlait, on y croyait, mais ceux qui disaient l'avoir vu étaient considérés au minimum comme des mystiques.

Tous les espoirs d'une partie de la population étaient liés aux décisions d'enfants qui n'avaient pas reçu l'éducation pour les prendre sereinement.

La voix de son fils le tira de ses pensées, après une minute d'éternité.

— Ouais, je veux venir, papa, de toute manière Aurore elle passe les vacances en Vendée chez ses grands-parents.

— Tu es sûr hein ?

Il valait mieux assurer à l'avance, en prévision de l'ouragan qui suivrait. Envoyer son fils, même un jour, chez son père, était de trop pour son ex-femme. Il pourrait ouvrir les

yeux, qui sait ? Et sortir de son influence. Elle voulait tout, sans justifier d'ailleurs ses positions, en parfaite iniquité.

— Ouais...

Le silence succéda à cette affirmation, puis l'enfant reprit.

— On pourra aller à la montagne comme la dernière fois ?

— À la Vallée des Merveilles tu veux dire ?

— Oui.

— Bien, on est encore en hiver tu sais, et il doit y avoir un ou deux mètres de neige là-haut. Il doit faire aussi aux environs de zéro degré en pleine journée. Et puis, il ne doit pas y avoir grand monde. Pas comme cet été en tout cas. Tu veux y aller quand même ? En raquette et tout ça ?

— Oui, comme à la télé, dans la neige.

Évidemment, l'influence du petit écran. Il n'y avait plus qu'à capituler.

— D'accord, promis, mais tu ne dis rien à ta mère, sinon elle ne te laissera pas partir. Tu sais bien qu'elle ne te laisse pas aller au collège sans une écharpe quand il fait dix degrés. Alors, si tu lui parles d'une expédition en montagne, à moins de louer un hélicoptère, elle ne voudra jamais.

— Ok papa, je ne dirai rien, promis juré.

— Bien, on achètera tout l'équipement ici, je m'occuperai de tout, comme ça pas de questions gênantes.

— Ouais, et Alice elle viendra aussi ?

Alice, quatre ans, des yeux bleu-violet, expressions d'un caractère génétique récessif de sa famille. Un éclat de rire perpétuel. Une voix haut perchée et un sourire à faire fondre la banquise. Elle lui manquait, comme le soleil, après l'hiver arctique. Mais là, il ne se levait plus, ce soleil. Impossible d'en avoir la garde pour le moment. Toutes les arguties juridiques étaient employées par l'avocate de sa femme.

François répondit finalement à son fils.

— Non, pas cette fois-ci, plus tard peut-être.

— Bon, il faut que j'y aille papa. J'ai un copain qui fête son anniversaire.

— Vas-y, Sébastien, Tu me rappelles ?

— Ok, au revoir papa.

— Salut, fiston.

La ligne coupée, François Garan, regarda son téléphone. Seul lien avec sa famille explosée.

Les pensées dérivant encore un peu, il se remit devant sa table de travail. Doucement, son nouveau monde se reconstituait, rassemblant les éléments des réalités apparentes constituant le monde dans lequel il vivait pour ne faire qu'une méta-réalité, les englobant toutes.

Après des mois d'introspection, il avait réussi à formaliser un mode de pensée dont il se servait comme d'un outil pour manier les abstractions. Quelques parcelles d'éléments devant faire un seul monde, ou plutôt un monde-mode de pensée. Il dégageait

un paradigme de pensée, une manière de manière de voir les choses. Quelque chose qui pouvait s'appliquer apparemment à chaque situation, à chaque problème. Il n'avait pas la solution à tout, bien sûr. Mais cette approche permettait de trouver des solutions par soi-même. Il en était à adapter un vieux proverbe à son *modus operandi* : Donne une pensée à un homme, il pensera un jour. Apprends-lui à penser, il pensera toujours.

Depuis quelques jours déjà, il se doutait que son approche était unique dans l'histoire. Il n'offrait pas de réalité révélée, ni de philosophie universelle. Juste un mode de pensée qui pouvait s'appliquer à la philosophie, la religion ou même au commerce, à défaut.

Pour arriver à cela, son habitude de pensée en physique quantique avait été déterminante. Comme tous ses confrères, dans son travail, il pensait de manière quantique. Un électron pouvait être ici ou là, et même, ici « et » là. C'était selon, sans que la réalité globale de l'état de la matière en soit affectée. Comme dans le fameux paradoxe du chat de Schrödinger, en physique quantique, celui-ci pouvait être vivant et mort à la fois. La réalité englobait ces deux résultats et on pouvait continuer à vivre, en ayant ces deux résultats comme propositions coexistentes dans sa réalité quotidienne.

Partant de là, et appliquant cette gymnastique à chacune de ses constructions philosophiques, il en arrivait à une représentation du monde plus mouvante, moins matérielle. Une réalité où les certitudes se rassemblaient en un faisceau de certitudes, toutes plus ou moins complémentaires ou antagonistes, mais avec une seule constante, le temps. En effet, c'était ce dernier qui servait toujours de révélateur à notre niveau de conscience. Le seul arbitre impartial. Celui qui déterminait, en fin de compte, si telle proposition se vérifiait, sans pour autant que l'observateur ne soit affecté par l'avènement d'une réalité qui sonnait le glas à beaucoup de probabilités.

Les touches de son ordinateur ne faisaient aucun bruit bien sûr. Et quelques fois il sonorisait mentalement son travail, pour le plaisir. Par solidarité avec les écrivains du vingtième siècle au travail rythmé par le « clic clic clac » des Remington et autres Olivetti.

Il est vrai que cela aurait fait plus travailleur, plus dans la pensée unique de son époque. L'accomplissement par le travail et toutes les fadaises secrétées par des cerveaux vieillissant, lorsque l'outil de production tournait à vingt pour cent dans les pays industrialisés. Les travailleurs de cinquante-cinq ans étaient remerciés, d'une manière ou d'une autre. Les rangs des chômeurs grossissaient dans tous les pays, avec pour prime individuelle la culpabilité de n'être plus dans le rang des « intégrés ». Double punition pour ces pauvres diables de chômeurs. Ils perdaient leur moyen de subsistance et leur honorabilité sociale.

Non, décidément s'il fallait faire travailleur, alors il n'aurait pas fait, tout simplement. Par solidarité aussi avec tous ces « losers » qui n'avaient, de toute manière, jamais rien eu à gagner, sauf la croûte qu'on leur octroyait parfois, généreusement, comme une obole donnée à un manant.

En relisant ses pages noircies virtuellement, François Garan pris conscience de la particularité de ce mode de pensée qui finalement était le sien depuis des années, mais qui n'avait pas été formalisé. Bien sûr, tout le monde pensait, plus ou moins bien, et l'humanité ne l'avait pas attendu pour ça. Évidemment. Mais ce qui semblait nouveau, c'était l'application directe d'une méthode de pensée qui en englobait plusieurs. Une méthode de pensée quantique. C'est-à-dire que le canevas de pensée s'adaptait aux connaissances de chacun tout en laissant une ouverture ou insérer d'autres pans de savoir ou méthodes de réflexion. Deux méthodes inverses pouvaient ainsi coexister en même temps, comme l'état du chat de Schrödinger, dans une méta-réalité englobant ces possibles.

Arrivé à dix-huit heures la baisse de la luminosité était trop importante pour qu'elle soit compensée par celle de l'ordinateur. Et puis les doigts n'étaient plus aussi agiles sur les touches, alors il s'arrêta et, étendant ses jambes en se relisant, son esprit au lieu de vagabonder comme souvent, engloba toutes ses pensées, comme un bouquet. Il pouvait voir d'un seul coup d'œil abstrait les particularités de son œuvre. Il prit conscience alors que cette construction n'était possible qu'avec un mode de pensée quantique. Aussi, tout naturellement, le nom s'imposa à lui. Il existait déjà, bien sûr, de nos jours tout existait, il suffisait de se connecter sur le net pour le vérifier. Il rajouta alors simplement une majuscule pour le différencier du nom malheureusement commun. Cette manière de penser s'appellerait évidemment le « Quantisme ».

Sans le savoir, il venait de mettre la première pierre à un édifice dont il ne soupçonnait pas l'importance, mais quelque chose d'indéfinissable s'était éveillé en lui, sans qu'il ne sache réellement quoi. Et, ce nouveau nom trotta tellement dans sa tête qu'il décida de sortir.

La foule de carnaval se diluait à cette heure et les lambeaux venaient s'échouer ici à la recherche de quelque voiture en stationnement. Sur l'Avenue, il le savait, ce n'était pas la peine d'insister. Entre les services du nettoyage et les irréductibles « carnavalesques » à la recherche de quelque âme sœur improbable, l'ambiance n'était pas à la détente. Il y avait plus d'électricité dans l'air que dans les câbles EDF.

Il lui fallait faire le tour par la rue Trachel — la rue Reine Jeanne était vraiment trop polluée — et le mini tunnel, pour rejoindre l'appartement de Dominique, pour peu qu'elle y soit. Et il n'avait pas envie de téléphoner pour être sûr. À force de facilités de communication entre téléphone mobile, internet et SMS, il devenait impossible de se déplacer quelque part sans être absolument certain qu'on y trouverait qui l'on voulait. Plus aucune part au hasard. Et, des jours comme celui-ci, François en avait sa claque du déterminisme technologique. De toute manière, ce dont il avait envie c'était de faire le trajet. D'avoir la surprise de trouver sa copine chez elle. Ou avec quelqu'un... une mauvaise surprise en était une, de toute façon. Il était prêt à prendre tous les risques plutôt que de se complaire dans un monde de faux-semblants, à se faire croire que l'on contrôlait son environnement avec ses trois gadgets électroniques.

Les fêtards convenus s'époussetaient les confettis, pour faire propre, montrer alentour qu'on était respectueux de sa personne et des conventions. Mais ne pas trop en enlever quand même, il fallait en laisser juste assez comme preuve que l'on avait été au carnaval, comme la photo devant le Mont Saint-Michel. « On y était ! » Justification physique d'un vide intellectuel dominical.

Le mini-tunnel puait la pisse, comme d'habitude. De toute manière, c'était la pisse pendant trois minutes ou traverser l'asile à ciel ouvert des fins de festivités crispées. L'avenue Durante aussi charriait son flot de reposants dominicaux sur le retour. La proximité de la gare augmentait le flux des badauds bien sûr, et là, il les croisait de face, évitant systématiquement les regards. Ne pas entrer en mini compétition stérile, renouvelable d'ailleurs à chaque mâle croisé ou chaque femelle non admirée.

Enfin, quelques pâtés de maisons plus loin, il atteignit la rue Berlioz. Il s'arrêta devant l'immeuble, dubitatif. Sonner et faire voler en éclat les sacro-saintes conventions ou téléphoner comme un naze, après un parcours de vingt minutes ?

Il sonna, serein. Le verrou de la porte de l'immeuble cliqueta. Sans que le parlophone ne crachote son « Oui ? » habituel. L'ascenseur docile déchargea son paquet humain au cinquième, l'habitude. Il ne s'était d'ailleurs passé que cinq heures depuis son précédent départ. La porte de l'appartement face à l'ascenseur s'ouvrit, comme muni d'une vie propre. En avançant dans l'appartement, François perçut des bruits de pas munis de claquettes s'éloignant pour se diriger vers la salle de bain. Inversement à l'ouverture, la porte d'entrée ne se refermait pas toute seule, apparemment. Alors il la ferma lui-même, comme une voix lui parvenait de la salle d'eau.

— Tu sais faire marcher la télé. Il me semble.

Un bruit indéfinissable plus loin.

— Tu es devenu muet ? Et, c'est pour ça que tu n'as pas pu téléphoner. Je comprends...

Au moins Dominique ne manquait pas d'humour. Peut-être que le fait de travailler dans la pub devait aider un peu, à moins que ce ne soit une cause plutôt qu'une conséquence, pensait François, se gardant bien de répondre. Pour lui, il semblait évident que les créatifs étaient plus fréquentables à ce point de vue.

L'appartement par contre était dans un état de bordel indescriptible. Encore pire que le matin même, après pourtant une nuit agitée, précédée elle-même d'une soirée mémorable. Sur la gauche, le salon ou ce qui en tenait lieu, l'attendait. Il y retrouva sa place sur un divan où s'étaient étalés les bas et le reste des sous-vêtements qu'il avait lui-même retirés, la veille au soir. La télévision était encore en veille, une habitude qu'il ne lui ferait jamais perdre sans doute. Il appuya sur un bouton de la télécommande pour constater que, comme d'habitude, le tunnel de pub s'étendait hors de toute bien-séance, juste avant le vingt-heure.

Dominique sortit de la salle de bain. Probable qu'elle avait voulu se rendre plus présentable.

— Alors, ton mystérieux livre avance ?

Elle s’assit à ses côtés, et sa lumière remplaça un peu celle du soleil qui s’était couché, avant son arrivée, derrière l’immeuble d’en face. Sa moue était vraiment adorable et, selon François, elle n’avait vraiment pas besoin de se rendre plus présentable pour être désirable. Elle l’était dans tous ses états. Mais enfin, qu’elle fasse la démarche chatouillait sa fierté. Après la débâcle émotionnelle de son divorce, il reconstituait son amour propre comme il pouvait.

La réponse vint, sans qu’il en eût vraiment conscience.

— Tu veux y jeter un coup d’œil un de ces jours ? Ton avis m’intéresserait vraiment. Mais j’ai une ou deux pages à finir d’abord.

S’apercevant de ce qu’il venait d’énoncer, comme ça, de but en blanc, après un an de travail et presque autant de questions de son entourage, il commença à rougir comme l’enfant qu’il était toujours au fond de lui.

Deux bras s’étaient enroulés autour de son cou et Dominique lui souffla dans l’oreille.

— Tu es mignon quand tu rougis.

La réponse qu’il trouva la plus adaptée fût pitoyable.

— Tu as quelque chose de prévu, je t’invite à dîner.

— Tu ne crois pas que tu vas t’en tirer comme ça ? C’est quoi que tu écris ? Maintenant, il m’en faut un peu plus.

Silence.

— Sinon je boude cinq minutes.

— Bon d’accord, c’est...

François cherchait les mots. Mais ce qu’il avait tant de facilité à écrire, il n’arrivait tout simplement pas à en parler. Une sorte de blocage pudique. Il reprit.

— C’est une manière de voir les choses, de faire aussi peut-être, une façon de penser avec les bases et tout ça. Il s’arrêta là, satisfait semblait-il de sa sortie. Il était le seul.

— C’est le « tout ça » qui m’intéresse plutôt. Parce que peut-être que tu ne te rends pas compte de tes dialogues et tes discours, mais enfin, tous ceux pour qui tu comptes, et j’espère être bien placée, savent déjà que ce que tu écris tient de la philosophie scientifique. Ce qu’on ne sait pas, ce sont les détails, la structure, la forme... enfin presque tout, finit-elle en riant, les bras toujours passés autour du cou du professeur gamin.

L’ouverture était trop belle. En fin stratège, il en profita.

— Eh bien... tu verras bien. Demain soir, ça te convient ?

Et, il se mit à rire aussi, de bon cœur. De toutes manières, quelques secondes après, il ne pouvait déjà plus parler.

Ils ne voyaient déjà plus les images du journal du soir qui s’étalaient devant eux, à la télévision. Il y était encore question de lois sécuritaires. Le terrorisme et le sexe y étaient évoqués pour la cent-millième fois pour justifier des lois impensables une décennie plus tôt. Al Quaïda, évidemment, était une nouvelle fois sur la sellette, comme le

croquemitaine des contes pour enfants. Polymorphe, indestructible, renaissant mille fois de ses cendres. Ce que l'on n'oserait pas faire croire à un enfant de six ans s'étalait à la télévision, impudiquement, dans l'approbation bovine générale. Des lois protégeant les libertés individuelles, fierté de l'occident du temps de la guerre froide, il ne restait plus rien. Le tout, enrobé de mots sécuritaires, comme une cargaison de sucres d'orge soporifiques dans le parc d'attraction des médias modernes. Et les citoyens spectateurs, transformés en ânes « pinochiesques » en redemandaient navrement.

Les images cent fois repassées d'attentats alibis firent place à celles, en apparence moins violentes de l'Assemblée nationale. Dans la lignée des lois médiévales, une dernière venait d'être approuvée dans la semaine, à une large majorité. Les phrases de quelques rares opposants venaient s'échouer dans les salons des Français sans trouver d'échos. « *Censure inadmissible, liberté d'expression bafouée, "vichysation" de la République* », auxquelles répondait lui-même le nouveau Ministre de l'Intérieur. « *Contrôler les idées subversives dans l'intérêt de nos enfants. Museler à la base le terrorisme* ». Des phrases déjà prononcées soixante-dix ans plus tôt, mais dont plus personne ne voulait se rappeler. Et la litanie continuait, une nouvelle brigade serait créée, justifiée par le droit d'intervention légitime de la République...

QD

02

Nice – France
Mercredi 27 juin 2007.

La petite salle était comble. Par bonheur, personne ne fumait. Et, malgré les fenêtres en soupirail, grandes ouvertes sur la cour intérieure, la chaleur était infernale. Une chose était certaine, c'était que pour être ici, à ce moment, il fallait vraiment en avoir envie. Jean-Jérôme prit la place que lui avait réservée son amie. À part elle, il ne connaissait personne. Mais apparemment, il en était de même de plus de la moitié de l'auditoire. Quelques groupes étaient formés, mais ceux-ci ne communiquaient pas entre eux. L'ambiance était bonne sinon, pas grand-chose à voir avec les réunions de développement personnel qu'il fréquentait d'ailleurs de moins en moins assidûment.

— Le professeur va arriver, tu vas voir, il est sympa, lui fit savoir Janice, avec son accent américain à couper des pancakes.

Il se mit sur la défensive. À trente-cinq ans, il en avait sa claque des gourous et professeurs aux titres plus ou moins usurpés. Pourtant, jusqu'à maintenant, le peu qu'on lui avait dit sur le Quantisme ne lui avait pas déplu. Bien au contraire, il y trouvait une piste pour son développement que peu de philosophies révélées lui avaient apportée. Alors, quand Janice lui avait proposé de venir à cette réunion d'information, il n'avait pas hésité. En règle générale, il lui faisait confiance pour les endroits où ils allaient.

Jusqu'à présent, sa liaison avec Janice avait été sans histoire et il n'avait pas classé la belle américaine dans les « sectisables ». Un mot de son invention, qui désignait pour lui, les personnes susceptibles d'être enrôlées dans une secte. Il fallait bien dire, qu'en ce début de millénaire, quand on cherchait une voie autre que celles définies, réperto-

riées, officielles, etc., il était difficile de ne pas avoir affaire à des sectes, à un moment ou à un autre.

Sa réponse vint, un peu agressive.

— Il est professeur de quoi celui-là ? Philo, médecine, acupuncture, chakras...

Le rire qui lui répondit le prit par surprise. Manifestement, sa tirade avait déclenché chez elle une hilarité spontanée.

— Ben quoi, insista-t-il, on venait pour discuter. Tu ne m'avais pas dit qu'on allait rencontrer un monsieur « je-sais-tout ».

— Il est professeur de physique quantique, figure-toi. On a des relations professionnelles depuis trois ans. Je te rappelle que j'ai validé une partie de ma thèse en astrophysique ici, à Nice. Et puis, quand tu le connaîtras, tu verras que ce n'est pas du tout le genre.

Elle le regardait encore avec un sourire narquois. Au bout de quelques secondes il n'y tint plus.

— Quoi encore ?

— Tu n'as pas lu le livre que je t'ai passé.

C'était une affirmation, quelque chose devait lui échapper.

— Quantisme ou la pensée quantique étendue, tu veux dire ? Non, pas eu le temps, bougonna-t-il entre ses dents.

— Bon, si tu avais lu le verso du livre, tu aurais pu voir que celui qui l'a écrit s'appelle François Garan et qu'il est chercheur en physique quantique ici à Nice. Voilà, monsieur le Français cartésien « je doute de tout ».

Elle s'arrêta là, le laissant sur son interrogation, avec son sourire agaçant sur ses lèvres carminées.

Finalement il demanda.

— Et c'est lui qui vient, le professeur machin-chose.

— Garan, pas machin-chose, et il veut qu'on l'appelle François. Mais si tu veux l'appeler professeur...

Elle lut quelque chose dans le regard de Jean-Jérôme qui la fit se retourner sans terminer sa phrase. Un homme se tenait derrière elle, avec un sourire gouenard.

— Par contre toi, tu devais m'appeler, intervint l'inconnu en s'adressant à l'Américaine.

Elle se leva comme Zebulon sortant de sa boîte, et lui passa les bras autour du cou, l'embrassant bien à plat sur les deux joues. Bien sûr, une partie du rouge à lèvres resta en place, en guise de peinture de guerre.

Comme une pièce mille fois répétée, l'homme sortit un mouchoir en papier de sa poche et, tout en parlant, entreprit d'effacer ces graphismes compromettants.

— Plus la peine, miss, j'ai déjà divorcé. Et puis tu sais bien que ça ne pouvait pas la rendre jalouse, elle n'avait plus de cœur. Peut-être qu'elle en avait fait don à une femme qui en avait vraiment besoin, finit-il en riant de bon cœur. Tu me présentes ton ami ?

— Jean-Jérôme, fit-elle avec emphase en exagérant le geste de la main. François, reprit-elle en désignant cette fois le professeur Garan.

Celui-ci tendit la main en souriant. Aussitôt il annonça, pince-sans-rire.

— Pas de machin-chose entre nous.

Jean-Jérôme lui serra la main en éclatant de rire. Au moins, il y aurait de l'humour ce soir. La soirée, qu'il avait redoutée galère un moment, ne s'annonçait peut-être pas si mal, finalement.

François Garan finissait d'effacer les traces de rouges à lèvres de la perfide Janice. Il la regarda en souriant, et, se tournant vers son compagnon, il lui précisa.

— Un vieux jeu lorsqu'on travaillait ensemble et que mon mariage battait de l'aile. La ci-devant Janice Foley avait décidé de rendre jalouse ma femme, pour qu'elle me revienne, pensait-elle. Mais vous savez, ça n'a pas marché, pas du tout en fait. Finalement, je devrais compter à Janice une partie de la pension alimentaire que je verse tous les mois. Elle est astronomique. Et c'est ton rayon maintenant non ? dit-il en se retournant vers l'astrophysicienne américaine, morte de rire.

En voyant l'auditoire s'animer, on comprenait qu'une bonne partie de ceux-ci connaissait déjà celui qui venait d'entrer. Des mains se tendirent, des bonjours furent échangés. L'ambiance était détendue et sympathique, presque festive. Mais on sentait quand même une considération contenue pour celui qui devait parler. Même si celui-ci était un ami ou une connaissance d'une bonne partie des personnes présentes dans cette salle.

Après les retrouvailles, François, posément, s'assit sur l'unique chaise en face de l'auditoire. Son regard parcourut la salle et il commença.

— Bonsoir à tous. Ceux qui ne me connaissent pas sont, bien sûr, les bienvenus puisque c'est pour eux que cette réunion a lieu. Je remercie les personnes qui m'ont convaincu et qui l'ont organisée, parce que moi, franchement, ça n'est pas vraiment mon truc...

Une voix se fit entendre.

— Ça va le devenir mon vieux.

Un vague de rire secoua la salle pendant quelques secondes. Ce qui permit à François de se détendre un peu. Il reprit.

— Comme vous le savez, la Pensée Quantique Étendue est sortie le mois dernier et j'ai la chance que le livre se soit un peu vendu. Tout d'abord, je tiens à lever les doutes concernant le nom. C'est vrai il existe déjà un système de pensée nommé pensée quantique. C'est pour cela que j'ai appelé celui que j'ai eu l'honneur de développer : Pensée quantique étendue. Le système préexistant se limitait à une conceptualisation du monde, à sa représentation, à la représentation des choses et de leur changement. En schématisant, le Quantisme, lui, traite plutôt de la manière de penser face à la perception du monde, et à une représentation mouvante et non finie de ce monde. Au début, j'étais persuadé d'avoir commencé à écrire un peu par hasard, ayant peut-être un vide à combler.

« Mais maintenant, en appliquant le Quantisme aux choses et idées m’entourant et avec les développements qui en découlent, le mot « hasard » dans ce cas, perd beaucoup de son sens, comme dans beaucoup de cas d’ailleurs, mais on va y revenir. La suite de mes investigations intérieures me fait entr’apercevoir un monde invisible jusqu’alors, d’une richesse et d’une étrangeté insoupçonnées.

La tirade finie, François regarda la salle interrogativement. Le silence qui s’installait fut vite rompu par une voix étonnée.

— Pourquoi, il y a une suite ?

L’intervenant, un cinquantenaire à la chevelure grisée laissée très ou trop longue, arborait l’accoutrement du parfait biker. Ce qu’il était aussi, en plus de ses fonctions de curé volant au secours des zones défavorisées. Les deux hommes se connaissaient déjà et François remercia intérieurement que le père Gérard fasse la première intervention dans cette réunion où, malgré les apparences, il avait un trac de collégien.

— D’après toi Gérard, la recherche intérieure, est-elle différente de la recherche scientifique ? Quel est l’être humain qui peut dire, sans être prétentieux : « Tout est fait, il n’y a plus rien à trouver. » ?

Il se tut, parcourant du regard la petite salle située au sous-sol d’un restaurant du Vieux-Nice. C’était le dernier jour de fermeture hebdomadaire de l’établissement, avant la pleine saison. Le patron avait profité de cet ultime jour de relâche avant trois mois pour mettre son restaurant à disposition, gracieusement. Il était d’ailleurs dans la salle, au fond, habillé en blanc, comme d’habitude en été.

Le père Gérard reprit, en riant.

— Tu fais dans la psychanalyse maintenant, tu réponds à une question par une autre question ?

— Bon d’accord, convint François, je suis toujours en recherche, c’est vrai. Et je ne pense pas que toi, le religieux, y trouve une incohérence. La recherche est, me semble-t-il, la base de la spiritualité. Et mon introspection, ainsi que les éléments que je puise dans les sciences et la vie quotidienne, m’amènent à approfondir une dimension spirituelle que j’avais à peine effleurée dans le Quantisme.

— Mais le Quantisme est-il compatible avec une approche spirituelle ? intervint Janice. On se connaît depuis longtemps, et il me semble que, jusqu’à présent, tu étais plutôt matérialiste. Comme tout bon scientifique français, ajouta-t-elle avec malice.

François la regarda en souriant, ainsi que Dominique qui venait de rentrer en retard, introduite par le patron qui l’attendait.

— Oui c’est vrai. Mais, comme tout scientifique, je suis obligé de tenir compte des éléments, des faits et même des preuves, quand ils deviennent incontournables. Or, en développant la pensée quantique, il devient évident, lorsqu’on analyse le monde, que notre réalité ici-bas apparaît un peu comme une ombre projetée d’un solide que l’on ne pourrait percevoir. Si c’est un cylindre, par exemple, tel observateur verra un rond et cela sera sa réalité, car le faisceau de lumière sur la partie supérieure de l’objet projettera un rond sur le mur/monde de cet être imaginaire. Par contre si le faisceau lumineux

est dirigé sur la partie longitudinale de l'objet un deuxième observateur verra, lui, un rectangle sur son mur/monde.

« La pensée quantique me permettait jusqu'à présent, lorsque je voyais une fois un rond, une autre fois un rectangle, de percevoir un objet qui était à la fois rond et rectangulaire, ce qui n'est pas faux et nous ouvre un champ de conscience plus grand, pour les mêmes données.

« Maintenant, imaginons que, par une prouesse technologique, nous puissions communiquer avec ces deux êtres dans leur monde d'ombres portées déjà imaginé par Platon. Ou même, avec plusieurs autres, simultanément. Alors, chacun décrivant sa réalité accessible par ses sens limités, nous pourrions collecter un ensemble de représentations qui, modélisées ensembles, nous permettraient de reconstituer l'objet en trois dimensions, inaccessible à nos êtres bidimensionnels. Eh bien en ce moment j'en suis là dans ma recherche. Les preuves qui s'imposent à moi, comme à vous d'ailleurs, dit-il en fixant le père Gérard, sont autant de parties d'une méta-réalité qui commencent à dessiner quelque chose de plus grand, dont notre faible perception à du mal à concevoir la globalité. Sauf dans le domaine de la spiritualité où ceux qui nous ont précédés ont pris quelques milliers d'années d'avance sur nous, mais avec des approches spécifiques, plus instinctives...

Au bout d'un quart d'heure, François s'arrêta et regarda son auditoire. Il lui semblait n'avoir jamais autant parlé de sa vie. Il s'aperçut aussi, avec plaisir, que son trac s'était envolé en même temps que ses premiers mots.

La salle s'était animée et l'on entendait quelques conversations, bien souvent de personnes ou de groupes ne se connaissant pas en début de soirée.

Après une interruption ponctuée de quelques questions, son discours avait repris, mais cette fois l'attention d'un auditeur en particulier était acquise. Et François voyait bien que, sur certains sujets, les questions de Jean-Jérôme, l'ami de Janice, étaient pointues. Manifestement, des domaines que lui-même n'abordait qu'à peine, étaient déjà familiers à cet homme qui lui était apparu comme réfractaire en début de soirée. Une question fusa d'un groupe à gauche de la salle où il reconnut un ami, randonneur chevronné comme lui.

— Pour en revenir au Quantisme, vous le présentez comme une nouvelle philosophie.

— À l'origine, je l'ai défini comme une manière de penser, un outil intellectuel. Mais il faut bien dire, avec du recul, que je l'ai écrit comme un essai philosophique sans m'en rendre compte. Et, de toute manière, aujourd'hui l'enfant m'a déjà échappé et je crois que, quoi que j'aie imaginé, le Quantisme s'est sacré philosophie, de lui-même, comme Napoléon l'a fait en tant qu'Empereur.

— Pour en rester à l'outil intellectuel de recherche, le Quantisme lui-même, si je comprends votre démarche, sans malheureusement avoir lu votre livre, n'est possible qu'au travers d'un autre outil de pensée qu'est la sémantique. Je dirais même que la Sé-

mantique Générale, très peu connue et rejetée par la plupart des sémanticiens semble avoir été forgée pour le Quantisme.

« Il est intéressant, me semble-t-il, d'appliquer une manière d'exprimer, où les objets ne peuvent se confondre avec leur représentation, à un système de pensée où la réalité peut être elle-même perçue comme une représentation soit d'une facette de la réalité, soit d'une méta-réalité. Ceci dit, et pour en revenir à un sujet qui me préoccupe un peu plus, en appliquant le Quantisme à une perception supra-dimensionnelle du monde, comme vous l'avez suggéré en début de soirée, les résultats peuvent être intéressants et relancer des études un peu délaissées ces derniers temps.

Jean-Jérôme venait encore d'intervenir, presque malgré lui. Les têtes se tournaient vers lui, interrogatives. Mais il bouillait, littéralement. Les mots qu'il entendait, les concepts qu'il percevait dans cette salle se calquaient sur une démarche personnelle d'une décennie. Bien sûr il n'était pas le seul, cela semblait même être la norme dans cette salle. Mais il sentait que lui avait quelque chose de plus à dire. Il avait l'habitude de ressentir ces choses-là. Il savait que quelque chose de grand était en création ici, avec lui comme acteur, et il ne voulait pas rater ce train.

Mieux, ses recherches de développement intérieur qu'il commençait à mettre en doute venaient toutes de se réveiller, comme au premier jour, dans un embrasement qu'il n'avait plus ressenti depuis ses dix-huit ans. Une renaissance philosophique en quelque sorte, qui lui prouvait que les sentiments et idées qu'il croyait morts, désabusé qu'il était devenu comme la plupart des habitants de cette partie de la planète, renaissaient ici avec une force insoupçonnée.

La chaleur était maintenant insupportable dans la salle. Et le climatiseur sur roulette que le restaurateur au repos avait descendu en catastrophe suffisait juste à maintenir l'ambiance sonore.

Quelques auditeurs, en limite d'évanouissement, étaient remontés et discutaient dans la rue. Le professeur Garan, lui, continuait son exposé qui s'était transformé en discussion.

— La conséquence du Quantisme est que, de penser aux choses en tant qu'expression d'une réalité autre, accessible depuis un niveau de conscience étendue plutôt qu'en termes de phénomène fini, nous ramène à des conceptions du monde séparées entre la matière et la pensée. Ou, si l'on parle en termes scientifiques, entre les faits et les informations. Nous rejoignons là ce que, dans certains milieux, on appelle la Théorie de l'Information, ou plutôt une reformulation de celle-ci. Percevoir le monde comme l'expression de dimensions pas très accessibles à notre niveau, où l'information règne en maître. Et les choses matérielles, celles dans lesquelles nous nous plaisons à trouver une logique, ne sont en fait que les expressions, les émanations pourrait-on dire, de cet univers informationnel sous-jacent.

— On rejoint donc bien une vision dualiste du monde, intervint encore Jean-Jérôme. Et, que cette vision soit manichéenne, platonicienne, cartésienne ou bergsonienne, ce n'en est pas moins du dualisme, même avec des arguments scientifiques.

François se sentait entraîné dans un terrain qu'il subodorait depuis quelque temps déjà, qu'il avait même abordé dans son livre. En effet, il semblait impossible, vu notre logique terrestre, d'aborder une vision philosophique du monde par le révélateur que se trouvait être la physique quantique, sans approcher à un moment où à un autre la spiritualité, voire le paranormal, selon le jugement de beaucoup. Ne serait-ce que depuis la résolution du paradoxe EPR, les inconditionnels de la physique traditionnelle regardaient la physique quantique comme un club de spiritisme. Là, sur ce sujet, les connaissances de son interlocuteur n'étaient pas vraiment négligeables. Et son apport à la construction qui était en train de voir le jour ici même était considérable, déterminant, sans pour autant dévier François de sa démarche scientifique et, il faut bien le dire, philosophique. Dans la droite ligne, se plaisait-il parfois à penser, des philosophes savants des Lumières.

— D'accord, va pour le dualisme convint-il. Mais il faudrait dans ce cas créer un dualisme scientifique. Un outil qui s'adapte parfaitement au Quantisme.

— Est-ce nécessaire de réinventer le fil à couper le beurre ? Et, sous prétexte de démarche scientifique, se passer de cinq mille ans d'évolution continue dans ce domaine ? Maintenant que l'on a la chance de pouvoir unifier la science et la spiritualité dans un seul paradigme de pensée. Les choses s'adaptent non ? Et le Quantisme ne peut-il pas voir le Dualisme comme l'expression d'une pensée qui lui était destinée. Peut-il voir le Dualisme d'une manière quantique ? Alors, peut-être aura-t-il trouvé sa voie dans les pensées évolutives ? Peut-être deviendra-t-il « La » pensée évolutive ? Il a seulement besoin d'un peu d'humilité. Et le Dualisme qui ne lui semblera pas adapté, eh bien il le fera évoluer aussi, comme nous, êtres humains, l'avons fait depuis deux millions d'années.

Se taisant, Jean-Jérôme s'aperçut que la salle était au grand complet à l'écouter. Dans son élan, il avait fait abstraction de son environnement, comme s'il était en transe, et avait développé des idées qu'il ne savait pas pouvoir conceptualiser.

François, lui, était sous le choc. Une deuxième révélation. À première vue, le Quantisme prenait avec cet apport une dimension inespérée qu'il commençait tout juste à entrevoir. Ce dont il était certain, c'est que l'ami de Janice, qu'il avait d'abord pris pour un casse-pieds, était conscient de cela. Même plus que lui, semblait-il. Le concept de la méthode de pensée du professeur Garan était nouveau pour lui, apparemment, et peut-être n'avait-il pas lu son livre et n'avait-il, en début de soirée, que des notions primaires du Quantisme. Mais il l'avait intégré en y insufflant un autre élan. Comme bien souvent, un étranger à un domaine va y faire une découverte ou un apport exceptionnel, à l'instar de Schliemann, archéologue autodidacte, découvrant Troie ou Pasteur, biologiste, découvrant le vaccin malgré les médecins hostiles.

François reprit.

— D'accord, une pensée cohérente doit s'adapter, et c'est même le propre de la pensée. Mais, sans être un spécialiste, pour moi le Dualisme a la forme d'un chevalier cathare en robe de bure, plaidant pour un monde de pensée contre celui du matérialisme médiéval.

— Tout à fait, convint le jeune homme, contre toute attente. La salle était maintenant silencieuse, et toute l'attention se concentrait sur la discussion passionnée entre les deux hommes, comme un match de tennis aux règles créées pour la circonstance.

Jean-Jérôme, conscient de son effet, reprit.

— À cette époque, comme aujourd'hui, le Dualisme avait de multiples visages. D'un côté le manichéisme primaire, la lutte du bien contre le mal. La base du Dualisme. L'esprit même, la raison d'être d'une philosophie ou d'une religion. À quoi bon vivre, si ce n'est pour un idéal qui transcende l'être humain ? Et, sur cette couche, basique pourrait-on dire, vient pousser le Dualisme de l'esprit contre la matière. Avec chacun son reflet dans le manichéisme. L'esprit est l'émanation du bien, contre le mal plus matérialiste. On retrouve d'ailleurs cette vision première dans la vision cartésienne du dualisme ou, plus près de nous, dans le Dualisme Bergsonien. En schématisant bien sûr, mais les bases sont là. En nous, pourrait-on dire. Car que ce soit du plus primaire paysan de l'an mille, au penseur du siècle des Lumières. Chacun ressent en lui une certaine justesse en cette façon de voir les choses qui a été, soit dit en passant, la base de la plupart des religions actuelles.

Le jeune homme s'arrêta, autant pour reprendre son souffle que pour vérifier la présence intellectuelle de son auditoire. Il finit, pour désamorcer le sérieux de sa dernière tirade.

— Enfin, si j'ai bien compris.

Un éclat de rire général lui répondit. Il avait déjà réussi à ne pas gâcher la soirée. Il s'améliorait, c'était certain, pensa-t-il.

— Quels sont les exemples de réalités inaccessibles qui devraient engager le Quantisme dans une voie plus spirituelle selon vous ?

C'était Dominique qui venait d'intervenir, pour la première fois de la soirée. Le ton était poli. Mais derrière le vernis de la discussion philosophique, on sentait qu'elle voulait défendre son homme, comme une tigresse le ferait de ses enfants. François se sentait un peu flatté. Rien à voir avec son écriture. Cela se jouait plutôt dans le domaine primaire. Et de toute manière, la question était intéressante, alors...

Le jeune auditeur, promu conférencier pour un temps, reprit, après un moment de réflexion.

— Avez-vous entendu parler de Rupert Scheldrake ?

« Malin, il se donne un moment de réflexion pour attaquer le sujet, supputa François Garan. Mais qui est donc ce Scheldrake, au fait ? »

Une seule personne se manifesta dans la salle, un jeune homme à l'air timide qui était venu en short de jean. Inclassable. Entre vingt et vingt-sept ans, jugea François. Il levait la main, comme à l'école, mais l'air décidé, avec une jeunesse des traits que démentait son regard.

— Un chercheur anglais, spécialisé dans l'apprentissage et les transferts de connaissance. Il a écrit un livre, quelque chose comme Résonance Morphique et Causalité Formative, dans les années quatre-vingts.

Comme tout le monde l'écoutait, en attendant la suite, même Jean-Jérôme, il reprit.

— Scheldrake a d’abord fait des expériences sur des rats en laboratoire. Si tel groupe réussissait un labyrinthe en Inde, le groupe entier apprenait plus vite, même sans contact entre individus. Mieux, dans un laboratoire test en Angleterre, des rats n’ayant jamais pratiqué le labyrinthe en question en apprenaient plus vite les particularités. Comme si une information sur l’apprentissage s’était gravée dans l’espace, quelque part, et, qu’après, les individus ayant à pratiquer l’exercice avaient déjà accès à ce préapprentissage.

« Ces données, d’après ce que j’en sais, sont à rapprocher d’un phénomène connu des chimistes. Si une expérience donnée doit aboutir à une cristallisation, la seconde fois que cette expérience sera réalisée, la cristallisation se fera plus vite et la troisième aussi, jusqu’à une vitesse optimale. Et ce, quel que soit l’endroit dans le monde où a lieu la deuxième ou troisième expérience. Comme si la matière, elle-même, apprenait à se comporter d’une manière nouvelle.

« En fin de compte, et d’après mes propres conclusions, ces expériences sur la cognition se dérouleraient un peu à la manière dont il semblerait que la même idée puisse germer à plusieurs endroits de la planète en même temps. Ou, comme en physique quantique, selon vos écrits, où deux photons issus du même noyau partagent, paradoxalement, la même information au même instant.

François regarda interrogativement Jean-Jérôme et les scientifiques qu’il connaissait dans la salle. Lui n’avait jamais entendu parler de ces expériences. Le nom même du scientifique lui était inconnu. Apparemment pas grand monde dans cette salle ne connaissait cette partie de la science, pour peu que cela en soit, sauf Jean-Jérôme et celui qui venait de parler.

— Vous travaillez dans quoi ? demanda-t-il au jeune homme.

Ce dernier regarda François avec, dans les yeux, un sérieux proche de la gravité, seule une petite moue ironique sur le coin des lèvres démentait une partie de cette dureté.

— La pensée quantique ne s’applique pas aux personnes, juste aux choses ?

— Si bien sûr, répliqua le professeur sur la défensive.

— Ah, bon ! constata le jeune homme.

Et sa moue ironique se transforma en sourire. Il continua.

— Il ne me semble pas que vous connaissiez ce monsieur avant cette soirée, amena-t-il en désignant Jean-Jérôme. Pourtant, vous lui avez délégué une partie de la conférence.

Il s’arrêta, visiblement content de lui, en attente.

— Mais Jean-Jérôme connaît son sujet. Et celui-ci nous intéresse... moi tout au moins, rectifia-t-il.

— Je suis très intéressé, nous le sommes tous je crois et je m’appelle Olivier, dit-il en tendant une main que François serra machinalement.

Le jeune homme suivait, semblait-il, un cheminement dialectique précis. François attendait la suite, qui ne tarda pas.

— Mais enfin, je parlais du principe que mon intervention n'était pas inintéressante non plus. Et je vois qu'il n'en est rien. Désolé.

— Non, protesta François, ne dites pas ça. Votre intervention était appropriée.

— Et pourtant, je suis le seul qui ait eu l'honneur d'être questionné sur mon métier. Peut-être alors, est-ce mon short qui paralyse la pensée quantique ? demanda-t-il avec le sourire de quelqu'un venant de réussir une démonstration.

« Merde, pensa François, ce jeune a raison. J'ai écrit un livre pour promouvoir un système de pensée se dégageant des apparences, et voilà qu'à la première réunion j'agis moi-même différemment, en fonction de l'apparence d'une personne. Décidément, les vieilles habitudes ont la vie dure. »

Il s'approcha gravement du jeune homme, lui mit une main sur l'épaule et lâcha tout à trac.

— Je vous prie de m'excuser Olivier. C'est vrai. Votre apparence a influé sur mon comportement. Je devrais lire mon livre, reprit-il en riant.

— Moi, j'aurais bien aimé l'écrire vous savez, concéda Olivier. Si vraiment cela vous intéresse, je travaille dans le milieu de la plaisance.

— Je crois bien que je m'en contrefiche, et je vous remercie de votre démonstration. Maintenant, quand cette réunion sera finie, j'aimerais bien dîner en votre compagnie, si vous n'avez rien de prévu, et de la vôtre aussi, dit-il en se tournant vers Jean-Jérôme. Il va de soi que je vous invite.

Regardant le reste de l'assemblée, il s'excusa.

— Je suis désolé de ne pouvoir inviter tout le monde, mais les droits d'auteur ne me parviendront pas avant quelques mois.

Quelques applaudissements répondirent, suivis d'une avalanche de questions. La soirée était loin d'être terminée.

Washington D. C. – USA

Mercredi 5 septembre 2007.

Le bureau était propre, sans plus. Depuis le temps qu'il travaillait pour eux, Thomas n'avait pas à se plaindre. Il était correctement traité. Son traitement aussi était correct. Pour le reste, ce qu'ils faisaient de ce qu'il faisait... Ce n'était plus vraiment son problème.

Bien sûr, son poste d'enseignant lui permettait de gagner correctement sa vie. Mais bon...ses besoins étaient directement proportionnels à son âge. Et, à trente-huit ans dans ce pays, à l'âge où le temps passé aux beaux idéaux et aux belles idées prennent la couleur gâchis, il s'apercevait qu'il était plus apprécié pour sa capacité à remplir les chèques que pour ses idéaux, qui n'avaient pas survécu d'ailleurs. Genre, morts en bas âge en vérité. Il préférait se faire croire qu'il n'en avait plus. En fait, il y avait eu des bourgeons, du temps où son visage bourgeonnait lui aussi. Bien vite taris.

C'était comme pour ces « amis » ou les connaissances qu'il avait. Tout était devenu si gris, depuis si longtemps, que le souvenir même d'un monde coloré le mettait mal à l'aise. Comme ces daltoniens qui devenaient malades à en vomir si, par extraordinaire, ils arrivaient, dans certaines conditions, à percevoir une couleur.

Il avait une fenêtre, toute petite, par laquelle il voyait le parking et, plus loin le *high-way*. Pas transcendant, mais le complément de rémunération était le seul mobile. En fait, ici, il doublait son salaire pour quelques heures par semaines. Sauf exception, il aménageait ses horaires à sa convenance, en général le mercredi, jours de relâche pour lui au campus. Et il n'y avait plus beaucoup d'exceptions depuis que son pays dominait le monde, indiscutablement.

En fait, lui n'en avait connu qu'une, au tout début de sa carrière parallèle dans ce service. À l'époque de la guerre de colonisation, comme l'appelaient les pays arabes. La guerre de libération de l'Irak ici, du moins officiellement. Dans les couloirs elle avait un surnom : Fuel War. Un antonyme de Full War, la guerre totale, qui faisait rire tout le monde ici depuis la déconfiture des Russes. Évidemment, personne ne voulait voir la Chine, mais ça c'était un autre problème.

Thomas Rogers s'occupait de l'Europe, et le reste il s'en foutait royalement. Il n'était pas le seul, bien sûr. Mais ici, on ne savait pas qui faisait quoi. On connaissait juste son supérieur, et c'était bien suffisant. Lui, à cette époque, celle de la Fuel War, avait dû se farcir des tonnes de documents produits en Europe.

Des kilomètres de lignes de textes où il traquait la « subversivité ». Et il y en avait. Surtout dans les textes produits en France. Et leur langue, le français, il le lisait et le parlait couramment. Il faut dire qu'il enseignait la philosophie et qu'il avait passé une partie de ses études à la Sorbonne à Paris, qui restait, dans le monde, un des hauts lieux de la « *philo* » — comme l'appelaient les Français.

Pour tout dire, il ne les aimait pas beaucoup les « frogs »⁴. Leur pays, dont ils avaient plein la bouche. Comment ce peuple avait-il réussi à produire une ville comme Paris ? Paris, cette Ville Lumière aurait été mieux placée en Nouvelle-Angleterre. Et sans les Parisiennes. Ces prétentieuses qui avaient passé leur temps à se foutre de sa gueule.

Leur pays non plus, ils ne le méritaient pas. Il se rappelait l'été qu'il avait passé en Dordogne, avec le groupe d'étudiants de la Sorbonne dont il faisait partie. L'Histoire y était écrite à chaque détour de ces rivières majestueuses de souvenirs. Ses ancêtres mêmes avaient dû la parcourir, du temps des guerres franco-anglaises, au Moyen Âge.

Le plus frustrant était le quasi-monopole dont ils se sentaient investis dans la culture. Comment un pays à peine plus grand que le Texas avait-il la prétention de se poser en juge dans le domaine de la pensée ? Surtout dans la philosophie, que Thomas avait choisie comme métier. Incongrûment, comme on choisit d'être comptable ou menuisier. Pour lui, il n'y voyait pas d'inconvénient d'ailleurs. Il avait fait les études, eh bien il était philosophe ! Ou prof, plutôt. Seulement, dans son milieu, il n'y avait pas de philo sans référence à la France. Non, vraiment, il ne comprenait pas que le monde se mé-

⁴ Frog = grenouille surnom des Français en Amérique.

prenne à ce point et continue à sacrer cette culture comme référence en matière de pensée.

La Fuel War lui avait donné l'occasion de restituer une partie de ce fardeau qu'il traînait depuis sa jeunesse. Il partageait en fait les sentiments refoulés d'une partie de son pays envers cette vieille Europe dont ils étaient pourtant issus. Comme ces sales gosses reniant leurs parents, dès qu'ils avaient les moyens matériels de s'en passer. Aujourd'hui, comme dans l'antiquité, les êtres primaires se faisaient un devoir de ne rien devoir. À l'instar de Staline, pour qui la fidélité était une maladie de chien, les peuples comme les individus se sentaient accomplis quand ils se dégageaient de leur ascendance, dans une amnésie contrôlée, intéressée.

Il avait, semble-t-il, trouvé des oreilles compatissantes en haut lieu. Il était vrai que les dirigeants cherchaient tous les moyens de réduire toute velléité de résistance à leur hégémonie ploutocrate. Et ses rapports avaient été de mieux en mieux accueillis, au fur et mesure du développement de la fronde outre-atlantique. Par contre, lui ne s'étonnait pas. Il le savait depuis toujours. Pour lui cette bande de dégénérés gastronomes n'attendait qu'une occasion : Celle de leur planter un couteau dans le dos. Sûr qu'il était, comme l'avaient été d'autres par le passé, de son bon droit du plus fort.

Son service créé depuis peu, avec l'avènement de la nouvelle administration, lui accorda plus d'autonomie et un traitement plus conséquent. On lui fit savoir qu'il pouvait espérer faire partie de l'équipe à long terme. Un statut privilégié en somme, relativement aux autres analystes civils engagés à cette époque. De service d'analyse, au cours des années qui suivirent, les structures se renforcèrent, un peu sur le modèle du ministère de la propagande, dans l'Allemagne de la Seconde Guerre Mondiale. Le but était le même, il faut dire : Contrôler toute l'information, en présenter une version édulcorée au peuple américain, pour le reste les autres services en trois lettres, CIA, NSA, etc. trouvaient leurs solutions.

Il regardait l'autoroute là-bas où, sous le ciel plombé, les véhicules défilaient avec la même tristesse que ses souvenirs. Comment pouvait-il faire aussi chaud avec un ciel aussi gris ? La question lui traversa l'esprit fugitivement. Mais, comme il n'était pas payé pour ça, il se remit à son ouvrage.

Il regarda la chemise posée devant lui, anonyme, comme toutes les autres. Juste le sigle connu seulement de quelques services dans son pays : IAC et un numéro de code 334528545092007. Au moins il comprenait les derniers chiffres qui correspondaient à la date. Le premier il savait que c'était le pays, la France en l'occurrence. Depuis quelques années son service avait adopté la codification de l'international téléphonique pour indiquer le pays. Les autres chiffres en deux séries de trois devaient correspondre, à ce qu'il en savait, au genre pour les trois premiers, et le numéro d'ordre pour les autres. Bon, il avait un 452 aujourd'hui. Il avait déjà vu ce code "C'était pourquoi déjà ?" Il s'en battait l'œil de toute manière. Il ouvrit la chemise pour avoir la réponse.

Notice – Secret Level : 2

From : Paris Desk Ag. 2543

Destination: Intelligence Analysis Center – Langley – Washington DC

To : Thomas Rogers (301-688-6705)

August 27 2007

Sorti depuis six mois, « Quantisme », le livre du physicien français François Garan, suscite aujourd'hui de l'intérêt dans un cercle restreint. Quelques réunions sont organisées en France, principalement à Nice, et à Paris depuis peu.

Les personnes fréquentant les réunions sont issues de divers milieux. Dans les débuts elles étaient le plus souvent en rapport avec la science, des relations professionnelles vraisemblablement. Mais actuellement la représentation socioculturelle se diversifie, avec la progression de la fréquentation des réunions.

Le système de pensée proposé dans cet ouvrage fait appel à une vulgarisation de certains aspects de la physique quantique, et surtout, son adaptation philosophique au monde réel.

On peut résumer ce mode de pensée par analogie au dualisme, pour qui le monde réel n'est que l'expression d'une réalité plus importante, placée à un niveau inaccessible à la conscience du commun des mortels.

La différence est le système qui, pourtant aussi ouvert que le bouddhisme, s'appuie sur des données scientifiques reconnues. L'approche est scientifique, mais elle refuse le côté sectaire pratiqué par ailleurs dans la science, et ne refuse pas, à priori, les approches plus spiritualistes, du moment que les faits sont établis et vérifiables.

Apparemment, il s'agit d'un système de pensée qui tient à la fois du dualisme pour la représentation, du bouddhisme pour l'ouverture philosophique et de la science pour le système référentiel. Trois facettes qui semblaient, jusqu'à ce jour, incompatibles.

La particularité, qui semble différencier ce mode de pensée et d'action, est l'ouverture de pensée érigée en principe fondamental, duquel découle le reste des analyses induites par l'acteur qui se reconnaît comme observateur de sa propre existence-expérience.

À la différence de la pensée quantique classique, élaborée par ailleurs depuis des décennies et qui était un mode de réflexion purement intellectuel, le Quantisme peut s'appliquer à un éventail plus complet, par exemple aux émotions. Les observateurs dissocient ainsi une partie des faits de leurs émotions qu'ils peuvent ainsi examiner comme les conséquences de faits qui, s'ils ont pourtant existé, font partie d'un système de réalité qui pourrait tout aussi bien avoir donné d'autres faits que ceux ayant déclenché les émotions en cause. Le sujet peut ainsi se positionner mentalement dans deux réalités différentes. Le monde qu'il vit et qui a déclenché le processus émotionnel en cause, et un

autre, où celles-ci sont en sommeil au profit d'une conception plus intellectuelle de son environnement. Il apparaîtrait que le fait de se positionner en tant qu'observateur de ses propres émotions dans un système référentiel analogue au monde quantique, où plusieurs réalités peuvent coexister simultanément, diminuerait l'impact négatif et les conséquences induites de ces mêmes émotions.

Les intervenants placent la pensée quantique étendue, comme mode de conceptualisation, à une étape supplémentaire du processus d'évolution. Différenciant encore plus, par exemple, le cerveau de l'homme pouvant déjà conceptualiser jusque-là des abstractions, du cerveau de l'animal ne pouvant jusqu'à ce jour conceptualiser une simple abstraction. Avec le Quantisme la conceptualisation peut aller jusqu'à la reconstitution « abstractionnelle » d'une méta-réalité dont nous ne percevons que des fragments. Soit une étape supplémentaire, quasiment l'abstraction d'une abstraction par une méthode intégrative.

Les participants des réunions qui sont organisées spontanément plaident pour une évolution du Quantisme vers un mode plus spirituel ou une philosophie plus étendue, dans laquelle toutes les dimensions de pensée seraient prises en compte.

Le système étant ouvert et non-prosélyte, le terme de secte ne peut probablement pas s'appliquer à ce courant, trop faible toutefois pour être qualifié de mouvement.

Aucun contradicteur ne s'est manifesté à l'encontre du Quantisme qui, comme fédérateur de groupe, reste encore marginal à ce jour.

Fin de mémo.

Thomas Rogers, analyste du IAC, referma la chemise avec un dégoût non dissimulé. N'ayant pas de spectateur, il n'en avait aucune raison d'ailleurs. Il observa encore un moment la chemise fermée avec mépris, et, n'y tenant plus, prononça à voix haute.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ! Un physicien qui fait de la philosophie maintenant. Ces gens n'arrêteront donc jamais de nous emmerder ? C'est quoi cette pensée, la schizophrénie ?

Il haussa ses épaules insignifiantes et continua en pensée. « De toute manière, ça n'a aucun avenir, alors ne te casse pas le bol. »

Il classa le dossier avec une phrase assassine : *Ne représente un intérêt que pour les rares paumés suivant ce mode de pensée, et un danger que pour eux-mêmes.*

Après quoi il commanda quand même le livre par l'intermédiaire de l'agence, et finit sa journée avec la même inconsistance avec laquelle il l'avait commencée.

Paris – France

Vendredi 7 septembre 2007.

Gaëlle Meunier s'était levée tôt pourtant. Et puis la phrase était revenue, comme trop souvent, « À quoi bon ? » Avec sa conséquence matérielle, immédiate, le petit déjeuner avait commencé à traîner en longueur. Et puis, une chose en entraînant une autre, d'émission sur France Inter en soins du corps trop souvent négligés dans la vie d'avant, dix heures étaient arrivées, comme ça, en douce. Bien sûr un parfum de culpabilité flottait sur tout ça. Entretenu, il est vrai, à chaque détour d'info que ce soit à la radio ou à la télévision. Même sur CNN, qu'elle captait avec sa parabole, installée sur le toit, du temps de sa vie d'avant elle aussi. Même sur CNN qu'elle avait le malheur de comprendre — un cadre ça doit comprendre l'anglais — les allusions perfides aux oisifs coupables des déliquescences économiques incontrôlées étaient répétées, inlassablement, comme un mantra de la religion moderne. Profits, rentabilité, outil de production, etc. Les mots ne manquaient pas pour combler le vide intellectuel dans lequel était fabriquée la cuisine médiatique ploutocrate.

Le pire, pour Gaëlle, c'est qu'elle savait tout ça. Dans son métier, elle avait approché les sphères oligarchiques d'assez près pour avoir conscience de leur existence. Et d'assez loin pour en être exclue, irrémédiablement. Elle savait qu'il existait, peut-être à deux pas de chez elle, un monde d'un luxe incroyable, inimaginable. Les êtres qui y vivaient, aussi incroyable que cela puisse paraître, pouvaient être rencontrés au coin de la rue. Enfin, pas de n'importe quelle rue non plus, il ne fallait pas exagérer. Des rues bien, oui, ici à Paris, à New York ou Londres aussi. Dans la banlieue de Roubaix ou dans l'Aubrac profond, on avait nettement moins de chance, c'était certain.

Du temps d'avant, où elle était Conseil en Gestion de Patrimoine, elle avait aperçu ce monde improbable. Le sentiment mitigé qu'elle en avait conservé se positionnait quelque part entre l'écœurement et l'envie.

La particularité de cette engeance incroyable, hormis le luxe dans lequel elle évoluait, en était la cruauté primaire, colossale. La vie d'un être humain ne comptait pas, dans ce milieu, beaucoup plus que le mouchoir en papier servant à éponger le surplus de sauce à l'ourlet de leurs lèvres voraces.

Alors, le complexe de la chômeuse ne l'interpellait pas vraiment. Enfin, quand elle faisait l'effort d'analyse. Sinon, il faut dire qu'avec le rythme du bourrage de crâne médiatique, la pensée unique finissait toujours par pénétrer les cerveaux, comme dans du beurre. La capacité de réflexion était le seul durcisseur possible. Alors sans réflexion, le beurre cérébral était d'une mollesse confinante à la liquidité.

C'était le cas des autres, là en bas, pensait-elle en écartant les rideaux, plus assez propres, pour regarder les passants sur le boulevard Saint-Michel. Le seul mot qui lui vint à l'esprit à ce moment fut « Zombies ». Pleins des images et concepts artificiels d'une démocratie qui se reniait chaque jour un peu plus. Système qui ne mettait au pouvoir des groupes qu'avec l'exclusivité complice des médias, personnalités fabriquées, intégrités inventées. La morale n'avait plus aucune éthique dans cette société de faux-semblants. Le mot « Médiacratie » venait de faire son apparition dans les cercles intellectuels, et, selon Gaëlle, il était promis à un bel avenir.

Les chiffres, elle, elle les connaissait. Elle en avait touché la réalité, apprécié la conséquence. Que ce soit dans les efforts désespérés de cette société corrompue pour s'attirer les bonnes grâces de corporations privilégiées, à coup de subventions arbitraires ou alors, plus prosaïquement, en détaxes d'impôts accordées et retirées selon les vagues d'intérêts politiques et financiers. Elle connaissait les lois votées, les conséquences financières. Et, maintenant, elle apprenait le vide créé par ces dernières. Là, bien sûr, elle pouvait se complexer. Comme tout participant d'un banquet qui ne pensait aux déshérités que lorsque la fête s'arrête, d'une manière ou d'une autre. Dans son cas, pour garder la même image, les convives l'avaient éjectée. Le temps qu'elle avait maintenant « en surplus », elle en passait une partie à penser, quand elle ne cédait pas à la déprime, corollaire inéluctable du passage de l'hyperactivité à la voie de garage sociale qu'était le chômage.

Arrivée à onze heures, elle passa son jogging pour « goûter à cette journée », comme elle disait. De toute manière, elle avait fait le tour des sites d'emploi sur le net la veille au soir. Et, n'ayant aucun contact positif dans le langage des Demandeurs d'Emplois, les DE plus couramment, donc encore moins de rendez-vous, elle n'allait pas se créer une pression supplémentaire. Tout ça viendrait bien assez vite, avec les restrictions des allocations chômages annoncées par ce gouvernement, juste après les élections. En fait de rendez-vous, elle en aurait bien pris avec un homme de son âge. Une épaule pour pleurer serait appréciable par ces temps plus durs. « Tu n'avais qu'à y penser avant », se morigéna-t-elle. Maintenant oui, elle voulait bien d'un homme présent, alors qu'il y avait deux mois encore, le simple fait d'envisager de partager un peu de sa vie, qu'elle pensait durement gagnée, la révoltait. Et maintenant, la contradiction de ces deux positions la gênait.

Intellectuellement. Depuis son enfance elle se pensait honnête. Envers elle-même et envers les autres. La situation présente lui révélait une autre vérité, sous-jacente. Les choses étaient si différentes selon le point de vue, pensait-elle, en descendant à pied. — Pourquoi dépenser l'énergie de l'ascenseur pour descendre ? — Et puis, de toute manière, le problème du manque d'un compagnon ne se posait plus vraiment, maintenant elle ne rencontrait plus personne. Il lui semblait que son inutilité sociale érigeait une barrière invisible autour d'elle, empêchant quiconque de voir sa présence.

Il y avait aussi un peu de cette vieille habitude du milieu socioculturel. Les gens qu'elle fréquentait auparavant étaient tous de son cercle professionnel ou social. Et, si elle réfléchissait franchement, elle n'était pas certaine, même dans son état de demande émotionnel, d'accepter une relation avec un garçon qui ne le serait pas. Non, quelque chose s'y opposait en elle, derniers vestiges de la dictature de l'élitisme social dont sa génération avait du mal à se dégager. Même si elle trouvait cette attitude puérile et blâmable, le conditionnement de trois décennies était trop ancré. Alors elle attendait. D'une manière ou d'une autre, il faudrait bien qu'elle en sorte, se disait-elle.

Le facteur, déjà passé, lui avait laissé un colis au-dessus des boîtes aux lettres, à la portée de qui voulait se servir. Il ne l'avait pas plus averti par le parlophone. Et la concierge, bien sûr, était absente à ce moment-là. L'employé des postes avait dû remarquer les courriers de l'ANPE et de l'ASSEDIC. Il n'avait pas tardé à en tirer la conclusion logique et la ranger dans la catégorie des personnes inintéressantes. Heureusement, il ne l'avait jamais vue. S'il avait pu apprécier sa plastique — le terme l'écoeura un peu, mais bon, les hommes parlaient comme ça — le classement de ce dernier aurait changé. Peut-être se serait-il fait un plaisir de sonner, et même de proposer de monter le colis. Les fantasmes ont la vie dure. Enfin, elle savait déjà que ce ne serait pas avec le facteur qu'elle se consolait de ses malheurs de chômeuse.

Le colis avait la taille d'un livre, emballé dans du papier kraft, elle ne pensait pas que l'on puisse encore en trouver. Il venait de Nice où son frère travaillait. Enfin il travaillait à Sophia-Antipolis comme Contrôleur de Gestion, mais vivait à Nice qui, si elle n'était pas vraiment plus vivante que Sophia, était quand même un peu plus peuplée. Depuis peu, son frère lui avait parlé d'un courant de pensée qui prenait forme, suite à l'édition d'un livre. C'était celui qu'elle venait de recevoir. Elle lui avait promis de l'acheter au téléphone, mais ce qu'on promet au téléphone on le tient rarement, tout le monde savait cela. Aussi, il lui avait acheté et lui avait envoyé. Son frère avait lui-même entendu parler de ce livre par Jean-Jérôme Batisti, un ami commun. C'était d'ailleurs ce dernier, Contrôleur de Gestion également, qui avait recommandé Loïc, son frère, pour l'emploi qu'il occupait sur la Côte. Lui enlevant ainsi la seule famille qu'elle avait à Paris.

En pensant aux années heureuses, à l'aventure qu'elle avait eue à cette époque avec Jean-Jérôme. À l'époque où ils sortaient tous les trois, tous les soirs, pour rééditer les nuits parisiennes avec la folle insouciance de leur jeunesse, elle rentra au café du matin. Celui où elle avalait debout son petit noir entre sept-heures et demi et huit heures, dans sa vie d'avant. Maintenant elle s'y asseyait. Et puis, les événements forçant la pensée, cela commençait à lui plaire de prendre son temps, de s'écouter penser, de voir autour de soi, là où auparavant des ombres indistinctes se mouvaient.

Elle s'assit à sa place, déjà habituelle depuis deux mois. De cet endroit elle voyait les gens rentrer tout en observant ceux du dehors, affairés. Elle défit proprement les liens entourant le colis, en déballa le papier kraft sans le déchirer. On n'en trouvait plus du vrai à Paris. Ou alors, elle ne savait pas où. Le livre se présentait sobrement, avec le titre abscons qu'elle lui connaissait déjà : « Quantisme ou la pensée quantique étendue. » Une lettre et trois pages de texte distinctes, écrites sur ordinateur, y étaient jointes. Son frère lui demandait de lire d'abord le livre et ensuite les pages jointes qui en étaient, selon lui, le début d'un complément.

Comme une bonne sœur, elle ouvrit d'abord le livre, et plongea dans son avenir.

03

Paris – France

Jeudi 22 novembre 2007.

Le vent glacial caressait les boîtes. Pour ne rien arranger, la pluie torrentielle du matin, qui s'était muée en crachin depuis une heure, reprenait un peu de vigueur. Aussi, pas un bouquiniste n'avait pris la peine de se déplacer. Pas de bouquins, pas de passants, rien. Notre-Dame, plus loin de l'autre côté de la Seine, trônait sur ce désert urbain. Jean-Jérôme Batisti enfonça un peu plus les mains dans ses poches. Pour la centième fois il s'engueula mentalement. Il aurait pu prendre des vêtements plus chauds.

Il était vrai que, depuis trois ans qu'il vivait à Nice, il avait oublié les rigueurs de l'hiver dans le reste de la France. Pour lui, une doudoune par-dessus sa chemise suffisait à le faire transpirer tout l'hiver. Pourtant, il aurait dû s'en douter l'hiver dernier quand, regardant sa pile de pulls, il se demanda à quoi tout cela avait bien pu lui servir. Maintenant, il se rendait compte de l'étendue de ce qu'il avait oublié. Une quasi-amnésie. Comme souvent, lorsque les choses dérangent les êtres humains, leur esprit en gomme la partie la plus déplaisante pour n'en garder que le bon. Sur lequel d'ailleurs ils rebâtissent un monde meilleur, dans le passé.

Il avait donné rendez-vous ici parce qu'il en gardait de bons souvenirs. Seulement, s'il avait pris la peine de réfléchir cinq minutes, il se serait rendu compte que ses souvenirs se situaient au printemps. Évidemment, il y avait une grosse différence, encore un tour de son cerveau émotionnel. Et maintenant, bien sûr, il était trop tard pour changer le lieu. En contrebas, deux jeunes se blottissaient dans des cartons, à l'abri du pont. Les choses n'allaient pas mieux ici, décidément. Pour la vingtième fois en vingt minutes, il regarda sa montre. Bien sûr, il avait un quart d'heure d'avance à ce rendez-vous. Mais

maintenant, c'était Gaëlle qui avait cinq minutes de retard. Et, avec son nez glacé, les yeux qui pleuraient et les dents qui claquaient, ces minutes comptaient triples.

Un frisson lui secoua le corps, comme une rafale de vent l'aurait fait d'un saule pleureur. Pourtant, elle lui avait proposé de passer chez elle... Mais spontanément il avait refusé, poliment et tout, mais c'était un refus. Et il ne savait pas lui-même pourquoi il avait décliné. Un reste de fleur bleue, peut-être, qui lui réclamait de se replonger dans les endroits et souvenirs partagés avec Gaëlle. L'inconnu de ses propres sentiments envers elle, et envers Janice d'ailleurs. Enfin, il n'avait jamais vraiment réfléchi à ça et, quand il avait fallu convenir d'un endroit au téléphone, un barrage émotionnel s'était mis en place en une fraction de seconde, le laissant désarmé comme un collégien face à sa propre réaction.

Son amie n'avait pas insisté. S'il voulait aux boîtes, eh bien on irait aux boîtes ! Il lui avait semblé, quand même, qu'un voile de tristesse était passé dans la voix de la jeune femme. Quelque chose d'indéfinissable, rien à voir avec la petite amie éconduite, non, plus profond, plus triste. Il se promit d'y revenir. Il ne voulait à aucun prix blesser cette femme, dont il ne savait pas pourquoi il n'était pas tombé amoureux.

Son regard embué se fixait pour la centième fois sur Notre-Dame quand une paire de mains glacée se plaqua sur ses yeux, comme avant, du temps de leur jeunesse folle. Il se retourna et comprit pourquoi cette femme superbe avait pris du retard. Elle s'était apprêtée comme pour une soirée. Sans ostentation ou vulgarité, non, tout se jouait dans la discrétion. Les longs cheveux châains, sûrement coupés le jour même, encadraient un visage à peine rehaussé de touches mesurées. En soulignant juste les particularités de son visage, elle avait accentué ses traits de personnalité. En fait, pensa-t-il en la voyant vraiment pour la première fois, c'était l'inverse d'un maquillage — terme qui évoquait pour lui la dissimulation —, une exposition de soi-même plutôt. Le résultat était étonnant.

Il la regarda quelques secondes en souriant, la tenant un peu éloignée, oublieux du vent et du froid. Et puis, voyant dans le regard de la jeune femme un trouble, l'équivalent de ce qu'il avait ressenti au téléphone, quand il avait décliné l'invitation chez elle, il devina plus qu'il ne comprit le sentiment de son amie. C'était une attente, pas sentimentale, non, celle d'un être humain envers un semblable, ami ou frère. Un besoin aussi, celui d'être accueillie. Celui de quelqu'un, trop souvent rejeté, qui n'ose quémander le prix de l'amitié. Alors, il la serra très fort dans ses bras et, quand il sentit qu'en retour elle le serrait aussi, mais comme on serre une bouée en pleine mer, il comprit.

Quel imbécile, pensa-t-il, ta meilleure amie est au chômage depuis presque six mois et tu ne l'avais pas pris en compte. Il s'en voulait, habitué qu'il était de la voir forte, inoxydable. Il recula un peu sa tête pour la regarder, tout en continuant de la serrer. Et les larmes discrètes qu'il remarqua dans les yeux de la jeune femme lui confirmèrent son intuition. Elles n'avaient rien à voir, comme c'était son cas à lui, avec la rigueur du climat. Troublé, il essaya d'affermir sa voix.

— Alors, on fait attendre ses amis maintenant ?

Comme elle le regardait, cherchant apparemment ses mots, il reprit en essayant, par pudeur, de justifier les larmes de son amie.

— Avec ce vent, on pleure comme des gamins. Tu aurais pu m’avertir que Paris s’était déplacée au Pôle Nord.

Ils traversèrent le quai de Montebello un peu plus loin, tournant le dos à la Seine. Ensuite, par la rue Sauton, ils rejoignirent le boulevard Saint-Germain à un angle duquel se trouvait le café qu’ils avaient fréquenté, quelques années auparavant, quand ils venaient chiner les vieux livres sur les bords de Seine. Le chocolat chaud leur fit du bien, même si, depuis lors, les tarifs des cafés de Paris étaient devenus exorbitants. À peu près le double de ce qui se faisait en province. Après un moment de silence, se recueillant chacun de son côté, absorbés en apparence à ingurgiter leur tasse de chocolat sans se brûler les lèvres, Jean-Jérôme commença.

— Alors, comment vas-tu ? Ça fait longtemps. J’aurais dû appeler plus souvent, je sais. Mais, qu’est-ce que tu veux...

Il se rendait compte qu’il était maladroit, mais il désirait la mettre en confiance. Il ne voulait surtout plus la voir fragile. Ce n’était pas la Gaëlle qu’il connaissait. Comme pour cela il avait choisi la voie de la sincérité, sans dissimulation, alors le résultat était là. Un mélange entre le petit garçon pris sur le fait d’abandon et l’adulte essayant d’assumer ses choix.

Elle le regardait en souriant. La réponse vint, comme le murmure d’un ruisseau.

— Cool, j’aurais pu appeler moi aussi tu sais.

Elle venait de comprendre, ici, que son ami en était un. Elle reprit, pour le mettre à l’aise à son tour, comme on choie un être que l’on croyait disparu et qui réapparaît brusquement.

— Tu te croyais encore à Nice pour me donner rendez-vous dans le détroit de Béring ?

Il s’esclaffa franchement, et, retrouvant celle qu’il avait laissée trois ans auparavant, lui déposa spontanément un baiser sur la joue. Celle-ci rosit légèrement, avant que sa propriétaire ne continue, crânement.

— N’essaie pas de m’embrouiller ! Tu t’es planté sur l’endroit.

— D’accord, convint-il. J’ai un gage.

— Eh bien, puisque tu en parles, j’ai réussi à trouver de la farine de pois chiche. Alors, tu ne partiras pas de Paris sans m’avoir fait de cette socca⁵ dont tu me parles toujours.

— Qu’est-ce qui te fais croire que je sais la faire ?

— Si tu ne sais pas, tu ne pars pas, déclara-t-elle, pince-sans-rire.

— Alors va pour la socca. Ce soir, tu es partante ?

— Vendu ! Où tu couches, au fait ?

Voyant que sa question, anodine, pouvait prêter à confusion, elle s’empressa de préciser, comme une collégienne prise en faute.

⁵ Spécialité niçoise faite de farine de pois chiche et d’huile d’olive.

— J’ai de la place, chez moi. Et puis, tu ne vas prendre une chambre d’hôtel quand même.

Pris de court, il ne pouvait qu’accepter. Il faudrait qu’il décommande chez la tante qui l’attendait. Il trouverait bien le moyen, entre excuse bidon et vérité suscitée.

Il amena la discussion sur le sujet qui l’amenait dans la capitale.

— Alors, qu’est-ce que tu en penses ?

Cette phrase, toute seule, avait plus de sens que tout un discours. Ils savaient tous les deux qu’ils allaient parler du Quantisme, vraiment. De ce qui, ils en avaient conscience, changeait déjà leur vie.

— C’est encore diffus tu sais, commença-t-elle. Et j’ai tellement suivi de fausses routes que je suis devenue méfiante. Mais cette fois-ci, c’est différent, on ne m’impose rien. C’est à moi de débroussailler mon chemin. C’est comme si une bougie s’était allumée, au loin, dans le tunnel. Pour le moment, je n’en vois que les sautes, lorsque le courant d’air faiblit.

Souriant, Jean-Jérôme tapa légèrement des mains, en mimant un applaudissement. Elle reprit, souriant elle aussi, à ce présent aux couleurs de passé.

— Il reste encore à construire, on en a tous conscience. Mais c’est ça qui est formidable. On invente tous les jours. Ici, les réunions ont lieu dans des cafés, et elles se continuent dans les gymnases entre le départ des sportifs et la fermeture. Quelques fois, les dimanches, s’il fait beau, on se réunit sur les bords de Seine, dans les jardins du port Saint-Bernard.

Elle s’échauffait en parlant et ses yeux s’étaient allumés, comme éclairés par une incroyable lumière intérieure. Son ami était venu pour ça. Bien sûr, à Nice les réunions continuaient. Et lui, avec François et Olivier, le jeune rencontré à la première conférence, mettaient sur le papier les bases de ce que le Quantisme était en train d’accoucher. Étant toujours en contact avec certains des lieux où les idées se construisaient en concepts, ils avaient pris conscience qu’ici, à Paris, la jeune pousse du Quantisme était en train de se transformer en un arbre puissant.

Jean-Jérôme demanda poliment.

— Tu m’as parlé, la semaine dernière, de l’évolution que prenait le courant ici.

— Oui, c’est vrai. Tu sais qu’après avoir lu le livre du professeur Garan...

— François, corrigea-t-il.

— D’accord, convint-elle, François. Donc, cela a commencé après avoir lu son livre, et surtout les feuillets qui y étaient joints. Tu le sais, mon frère, au fil des réunions et de l’avancement des concepts, prenait des notes. Et il m’en avait fait un résumé qu’il avait joint au livre...

— Oui je sais, la coupa-t-il encore, je l’ai lu aussi, après que tu m’en eus parlé, il y a deux mois. C’était tellement clair et concis, cela formalisait si bien les idées émises à la volée, que l’on a pris ces bases pour notre travail actuel.

Elle le regarda en souriant, sans parler. Après trois secondes, il se mit à rire.

— D’accord, je te laisse parler. On ne se refait pas.

— Tu connais ma situation. J’avais du temps libre et, à première vue, je souscrivais à ce que je lisais. J’ai commencé à en parler autour de moi. Bien sûr, le vide se fait toujours avec le chômage, mais tu ne peux pas t’imaginer ce que le temps passé à poireauter à l’ANPE ou à l’ASSEDIC permet comme rencontres. Les idées que cela permet de développer. Il n’y a que ça à faire dans ces endroits, parler à ses voisins ou se taire en attendant que l’on nous règle notre sort.

« C’est là, comme tu l’as compris, que j’ai commencé à parler. Ce que je venais d’assimiler, il fallait que je le partage. Je ne sais pas si c’était le meilleur endroit, mais c’était le seul à ma portée. Un jour, les conditions devaient être favorables. J’ai entamé une discussion dans la salle d’attente de l’ANPE avec une personne, puis deux, puis trois. Finalement, nous nous sommes donnés rendez-vous dans un café pour terminer la discussion, qui ne l’est toujours pas aujourd’hui, loin de là.

Dans son regard, on pouvait déceler une touche de fierté. De celle qui grandit parce qu’elle n’est pas intéressée. La fierté du marin allant chercher un semblable en difficulté dans la tempête. Elle continuait. Maintenant qu’elle avait commencé, qu’est-ce qui pouvait l’arrêter ?

— Les réunions ont continué, ici dans le quartier. Tu sais que j’habite à deux pas ?

Elle n’attendait pas de réponse, implicitement. Elle continuait déjà.

— Au même endroit que le premier jour, un bistrot de la rue Racine. Et puis, les réunions s’animant, elles ont amené du monde. Le patron en a fait son affaire, tu parles. Enfin, après quelques semaines, la renommée de l’endroit a encore grandi. On a vu arriver des participants de la Sorbonne. Et oui mon vieux ! Tu sais qu’elle est à deux pas aussi. Là-bas, ils connaissaient déjà le Quantisme, mais d’une manière plus philosophique, plus intellectuelle. Ils étaient partis du livre de François Garan et développaient le concept essentiellement comme une philosophie scientifique. Nous, par contre, avons bénéficié des notes de mon frère, et notre démarche était plus générale, plus...

Elle laissa sa phrase en suspens et son regard se perdit dans le lointain, légèrement embué. Elle se reprit et regarda son ami en souriant. Puis, comme si elle revenait à des considérations plus matérielles, elle continua son exposé.

— Très vite, les deux groupes ont fusionné. On a alors un peu squatté la Sorbonne, nous les manants. Enfin, juste des petits amphis, quand il n’y avait personne. On venait le samedi matin. Après, quand cela a commencé à se savoir, il y a eu une levée de boucliers. Les doyens, les profs, etc. Ils nous ont mis à la rue quoi.

« Il n’en est pas moins vrai que le choc de deux approches complémentaires a créé une dynamique à peine croyable. Les derniers développements que je vous ai rapportés par mail datent déjà d’une quinzaine. Entre-temps, les choses ont encore évolué, très vite, et nous avons complété le nom en fonction des évidences apparues. J’attendais ta venue pour t’en parler. Nous l’appelons maintenant le Quantisme Dualiste. Aujourd’hui le mouvement compte un peu plus d’un millier de personnes.

— Quoi ?

— Un millier de personnes, tu as bien entendu. Bien sûr, pas à chaque fois, mais les groupes se sont scindés, et, avant ta venue, j'ai demandé aux anciens que je connais le nombre des participants qui revenaient, même occasionnellement. Un millier est la marge basse.

— Mais, quand la première discussion a-t-elle eu lieu, celle de l'ANPE ?

— Fin septembre, répondit-elle.

Une rougeur de fierté incontrôlée la rendait encore plus craquante.

— Mille personnes au minimum en deux mois, mais c'est incroyable. Ce doit être une première en philosophie.

— Non, répondit-elle d'une voix rauque. C'est plus que ça.

— Pardon ?

— Pour eux, c'est plus que ce que tu dis, et pour moi aussi.

— Et c'est quoi ? demanda-t-il abasourdi.

Elle le regarda gravement, avec ce regard lointain qu'elle avait eu plus tôt, essayant de faire passer quelque chose. Elle dit simplement.

— Ils y croient.

Momo avait froid, comme d'habitude depuis deux mois. Un froid qui avait investi l'intérieur aussi, plus sûrement que s'il avait avalé une bassine de glaçons. Il lui semblait que jamais plus il ne pourrait avoir chaud. Même au plus fort du cagnard qui régnait dans le bled cher à ses parents. Ces images de cartes postales ne le faisaient même plus sourire aujourd'hui. Il y avait été dans le bled. Rien à gratter, comme on disait au Val. Il avait essayé. Il avait essayé tant d'autres choses à vingt-deux ans qu'il en avait la tête qui penchait en avant, quand il marchait dans la rue. Comme si elle était trop pleine de toutes les absurdités que tous avaient voulu y faire entrer. Oh ! Sur le moment pour lui ce n'était pas des absurdités, sinon il n'y aurait pas cru. Il n'était pas tout à fait stupide.

À moins que ce ne soit le regard des autres, qui lui faisait baisser la tête, pour ne plus voir dans le miroir de leurs yeux le reflet de sa propre déchéance. De toute manière, le résultat était le même et c'était pour ça qu'il hésitait même à se déplacer maintenant. Il lui semblait en avoir déjà trop vu pour son âge. Il sourit malgré lui, et malgré le frisson qui parcourait son dos pas assez couvert. Il se rappelait certains épisodes du vingt-heures, présentés par le glaçon présentatrice. Des assistances psychologiques pour les gens qui avait dû passer une nuit à l'aéroport, par suite d'un retard. Putain, s'il n'avait pas si froid, il rirait bien ! Et lui alors ! Il devrait peut-être passer le reste de ses jours sous tutelle psychologique ?

Il bruina à peine, mais il en avait sa claque de rester dans son carton, à attendre l'heure de la distribution au resto du cœur. Une chance qu'ils l'aient ouvert plus tôt cette année, sinon il ne serait peut-être plus de ce monde. À force d'enfoncer ses mains dans ses poches, il avait peur d'en craquer les maigres coutures. Tout était maigre dans l'univers où il évoluait maintenant : Les coutures, les portions de nourriture, la chaleur dispensée dans les bouches de métro, même les hommes. Car assurément, il ne fré-

quentait pas les mêmes que naguère, où les femmes mangeaient maigre pour ne pas grossir. Tu parles d'un souci. Lui, aujourd'hui, il mangerait bien gras et fumant. Et peut-être même du cochon. Pourtant, ça aussi il avait essayé, d'être un bon musulman. Dans la cité, il fallait être quelque chose. Musulman, casseur, blaireau, pas obligatoirement soi-même.

Il avait suivi les préceptes de son père aussi, avant que celui-ci ne parte. Au chômage, il ne valait plus grand-chose en France, alors il était reparti au bled. Là-bas il était encore quelque chose, lui. Ici, il n'avait plus rien, plus de travail, plus de fierté. Sa femme, même, ne le regardait plus. Il était reparti donc, laissant ses enfants, pour qui il ne pensait plus rien pouvoir faire. Ses enfants qui ne lui ressemblaient pas d'ailleurs. Élevés qu'ils avaient été dans une autre culture. Il était parti, sans doute le cœur gros, laissant derrière lui un rêve dans lequel il ne se reconnaissait plus. Et Mohamed était resté, avec sa mère et sa sœur. Sa sœur, sa fierté à lui Mohamed Abdelaziz, Momo au Val d'Argenteuil. Vingt ans à regarder la voie ferrée derrière la départementale à quatre voies.

Mais sa sœur, elle, Rachida lui prouvait qu'on pouvait y arriver, avec un peu de chance et beaucoup de talent. Rachida la matheuse, en cinquième année de mathématiques à la fac de Nanterre. Promise probablement à une place de chercheuse au CNRS. Elle n'aurait qu'à choisir là où elle voudrait bosser. Elle leur montrerait, elle, qui ils étaient. Alors, ils avaient besoin de toute leur énergie là-bas, au Val d'Argenteuil. Sa mère devait s'occuper de sa sœur. Il se plaisait du moins à le croire. Il lui fallait quelque chose de beau. Pas grand-chose, non. Une beauté dans un coin de sa tête, pour supporter chaque jour après l'autre. Il lui fallait l'image d'une mère qui l'accueillerait les bras ouverts, s'il décidait de revenir, comme dans les films. Sinon, il ne pourrait pas continuer. Il ne s'était pas vraiment posé la question. Il préférait laisser tout ça dans le flou, comme les relations entre son père et sa mère. Jusque-là, il avait pu dominer ses émotions. Un homme ça ne devait pas pleurer, surtout un musulman, surtout en France. On avait toujours quelque chose à prouver.

Là-bas, les deux amoureux étaient partis depuis un moment. Enfin, ce n'était probablement pas des amoureux, ils ne s'étaient pas embrassés. Mais ils s'étaient serrés si fort dans les bras, comme des naufragés. Cela faisait combien de temps qu'il n'avait pas serré une femme dans ses bras ? Trop longtemps. De toute façon, aujourd'hui, la question ne se posait pas, tout simplement. Avant qu'ils ne se retrouvent, l'homme avait attendu un bon moment, dans le froid, courageusement, malgré ses vêtements pas adaptés. C'est pour ça que Momo, aux aguets, était monté discrètement sur le pont, comme un flâneur du froid, feignant de s'intéresser au fleuve nauséabond. Pendant un moment l'homme les avait observés par-dessus le parapet, lui et Cédric, dans leurs cartons.

Le peu de contacts qu'il avait eu avec les autres, depuis qu'il vivait dans la rue, ne le rassurait pas. Des histoires circulaient. Des sans-abris, comme lui, qui disparaissaient. Il se racontait même, que l'on retrouvait leurs corps, loin en province, bien souvent exorbités ou avec tel ou tel membre ou organe en moins. Ils étaient tous jeunes, comme lui aussi, et apparemment en bonne santé. Les autorités et les médias passaient tout ça

sous silence, pudiquement. Pourquoi affoler la population pour des traîne-savates qui disparaissaient ? Ils l'avaient sûrement cherché. C'était des fainéants. S'ils avaient eu un foyer, comme tout le monde, ça ne leur serait pas arrivé. Enfin, les lieux communs et les truismes malsains pour masquer, au minimum, une vision éculée de la morale d'une société en décomposition.

Les rumeurs, elles, disaient que le silence était plus coupable. Vous preniez une industrie médicale corrompue au service de riches clients sans scrupules. Vous y rajoutiez la possibilité de se servir d'organes sains sur des quidams dont personne ne se souciait. Et vous aviez un commerce florissant qui s'installait. Des rabatteurs qui cherchaient la matière première, des laboratoires qui opéraient ou plutôt prélevaient dans un premier temps, ces organes de SDF revendus à prix d'or à l'étranger. Pour ses vingt-deux ans, les yeux de Momo avaient assez vu de misère. S'ils devaient voir un peu plus de confort dans l'avenir — on pouvait rêver —, il préférerait que ce soit accrochés à sa tête, et non pas transplantés sur le crâne d'un banquier suisse ou d'un magnat américain du pétrole.

Les policiers qui patrouillaient sur les quais les connaissaient, lui et Cédric, depuis trois mois qu'ils s'étaient réfugiés sous le pont au Double. Évidemment l'effet était néfaste à cinquante mètres de Notre-Dame de Paris. Mais quoi faire ? Les coffrer ? Ils n'étaient que deux jeunes de plus à la dérive. Les vieilles instructions, même, n'arrivaient plus à être appliquées. Pas de SDF à Paris. Tu parles ! Devant la déferlante actuelle, qu'est-ce qu'ils pouvaient faire ? Les cellules de Paris n'étaient pas assez nombreuses, alors ils laissaient faire. Ils les avaient un peu tracassés au début : Papiers ; Réveils à trois heures du matin et tout ça. Et puis, ils avaient pris la résistance des deux jeunes pour du courage et ils les avaient respectés pour cela. Momo et son camarade n'avaient pas d'autre option de toute manière, alors ils étaient restés.

Maintenant, avec l'habitude, les policiers, les keufs dans le langage du Val, leur parlaient un peu. Ils les avaient même un peu mis en garde sur les enlèvements de porteurs d'organes. Oui, il fallait bien un nom pour tout, alors les SDF enlevés pour alimenter le trafic ignominieux étaient appelés comme ça. Sans cynisme, juste du réalisme fonctionnaire. Et puis les bouquinistes des boîtes, sur les quais, en savaient beaucoup aussi. Ils voyaient du monde, parlaient de tout, et en apprenaient beaucoup aussi. Alors, après un temps de méfiance envers ces jeunes dont ils ne savaient pas trop d'où ils sortaient, ils s'étaient habitués. Les jours de désert, ils discutaient, quand Momo n'avait pas trop froid ni trop faim. Et Momo en avait appris plus sur les dangers de son état de clodo là, sur les quais, que dans les bureaux d'aide sociale si mal nommés ou dans les foyers de sans-abris si mal fréquentés.

Le quai de Montebello était désert, aujourd'hui pas de clients, fortunés ou passionnés. Son regard se fixa là-bas, sur la rue de Bièvre, où paraît-il un Président de la République avait habité, il y avait plus d'une décennie. C'était un client aussi, certains bouquinistes s'en souvenaient. Il avait mis en place le RMI pour lutter contre la misère. Bien essayé. Qu'est-ce qu'il en penserait aujourd'hui en voyant deux SDF de vingt ans à deux

pas de chez lui ? De toute manière Momo ne touchait pas le RMI. Trop jeune. Ils étaient de moins en moins à le toucher de toute façon. Toujours trop quelque chose ou pas assez quelque chose. Ça n'était plus la mode de s'occuper des pauvres. Alors on les ignorait, en espérant qu'ils auraient la bienséance de mourir ailleurs, plus loin. Momo frissonna comme d'habitude, toutes les cinq minutes.

L'homme était parti avec son amie. Ils n'avaient pas cherché à leur voler leurs organes. Fausse alerte. Ils étaient partis par la rue Sauton, à la recherche d'un café chauffé pour fêter leurs retrouvailles. Parce que cela en était, Momo en était sûr maintenant, avec vingt minutes de recul. Mais lui, combien de temps pourrait-il tenir encore ? Il ne savait pas, refoulant ses émotions plus loin derrière. Rentrer chez lui, planter sa misère, il ne fallait pas y penser. Il ne voulait pas courir le risque d'être mis à la porte par sa propre mère. Il n'y survivrait pas. Un monde comme ça, ça ne pouvait pas exister non ? Un monde où les parents abandonnent leurs enfants lorsqu'ils ne leur apportent plus, ni la satisfaction filiale, ni la justification sociale.

Et pourtant Cédric était dans le même cas que lui. Son compagnon avait peut-être une chance de plus. Un père isolé en Creuse qui, peut-être, l'accueillerait. C'est du moins ce que ce dernier avait laissé entendre à son cooccupant du carton agencé sous le pont au Double. La mère de Cédric, à l'inverse de la sienne, l'avait mis à la porte, carrément. D'après ce qu'il en savait, Cédric avait eu une enfance normale, selon les normes occidentales. Une mère attentionnée, tant qu'il lui donnait l'occasion de se prouver au monde. Elle n'était pas, bien sûr, la seule dans ce cas. Le problème c'était que les enfants grandissaient. Et, une fois qu'ils devenaient adultes, ils devenaient insupportables. Partager sa nourriture ou son appartement avec un adulte n'était pas envisageable pour qui avait fait un enfant par égoïsme, pour satisfaire un ego.

Cédric enfant, comme bon nombre de ses contemporains, avait eu sa chambre transformée en annexe d'un magasin de jouet. Pour ce à quoi cela lui servait maintenant... Il avait été foutu dehors, du jour au lendemain, sans préavis. Cela couvait depuis quelque temps, comme un volcan dont on ne décèle les signes de son réveil qu'après son éruption, lui avait raconté son frère d'infortune. Depuis, ce dernier révisait le jugement qu'il avait porté sur son père, influencé bien sûr par la personne qui désirait éloigner son géniteur, et la vérité avec laquelle il aurait pu contaminer son fils alibi.

Momo fit quelques pas, jusqu'au quai de la Tournelle, en pensant à sa propre famille, à sa pauvre vie. Il n'avait pas été mis à la porte lui, trop fier probablement pour laisser les choses arriver jusqu'à cette extrémité. Non, il était parti, laissant entendre qu'il avait une opportunité à Paris, à l'est, dans cette ville fantomatique qu'il voyait, tous les matins, émerger de la brume et de la pollution depuis vingt ans. Sa sœur à ce moment-là était en pleins examens, elle n'avait pas réagi spécialement. Paris était si proche, et comment penser que son frère allait passer de déchéance morale à déchéance sociale. Qui pouvait l'imaginer au Val d'Argenteuil ? Quelqu'un d'averti aurait peut-être compris que, s'il cassait les pieds à tout le monde ces derniers temps, c'était que son existence

sociale était devenue insignifiante. Alors, comme un enfant capricieux, sans le vouloir, il devenait intenable, irritable. Sa sœur était mathématicienne, pas psychologue.

De toute manière, pensa-t-il, les pys ne voient jamais les drames qui se préparent dans leur propre famille, occupés qu'ils sont à leur travail, cloisonnant comme chacun la vie et la manière de la gagner, dans un gâchis humain inconcevable. Alors, qui aurait pu éviter ce qui c'était passé six mois plus tôt ? Il ne tenait plus en place à cette époque. Il ne trouvait plus sa place. Il n'en avait aucune, il faut dire. Que ce soit dans le monde du travail ou dans la société, par voie de conséquence. Maintenant, il n'avait plus aucune place nulle part, si ce n'est sous un pont. C'était comme un serpent qui se mord la queue et qui avait presque fini par se manger lui-même. Il était hors de la société des hommes, donc il ne pouvait prétendre à un travail, donc il ne pouvait prétendre à une place dans la société. CQFD.

Il savait ce que ça voulait dire bien sûr, il avait fait un peu d'études, mais il se serait bien passé de ce genre de démonstration. Les études, oui, quand il y pensait, une boule se formait dans la gorge. Il avait des facilités avec les concepts. Ses analyses avaient toujours été pertinentes dans les cours de français ou de philosophie. Il avait même eu le bac avec la mention bien. Aussi, tout naturellement, les profs l'avaient orienté vers une filière commerciale. École de Commerce, le titre était ronflant. Il masquait tout juste le dénominateur de voie de garage. Deux ans passés à ressasser des inepties sorties du cerveau de stakhanovistes du capital n'arrangeaient pas son histoire. Il avait gagné un billet de vendeur de photocopieurs ou de frigos américains. Nonobstant le fait qu'il aurait dû accepter d'être payé au pourcentage pour couronner le tout, dans l'hypothèse où on lui aurait fait la grâce d'un sacro-saint emploi. Peut-être devraient-ils payer maintenant pour avoir l'honneur de travailler ?

Perdu dans ses souvenirs, il était arrivé au croisement avec le boulevard Saint-Germain qui faisait à cet endroit un angle fermé. Naturellement, pour revenir, sans recouper ses pas, il l'emprunta, quittant les bords de Seine. Cédric comprendrait qu'il avait besoin de se dérouiller un peu. Il n'avait pas voulu réveiller son compagnon d'infortune, préférant veiller lui-même sur leur sécurité. Et puis, il y avait moins de vent en ville...

En marchant, il regardait ses chaussures, tête baissée, comme trop souvent. Cela faisait trois jours qu'il n'avait pas déchaussé. Il redoutait ce moment maintenant. Et la crasse aussi s'accumulait sur son corps. Jusqu'à quel niveau de déchéance un être humain pouvait-il descendre en en restant un ? Ceux qu'il avait connus pensaient probablement le savoir. D'ailleurs, tous étaient certains de tout savoir. Ils avaient des réponses préparées à tout, selon leurs intérêts respectifs. Oui, lui avait voulu y croire. Il était bon public au début, mais critique dans la durée, trop, de l'avis de beaucoup.

L'Éducation nationale pour commencer, comme une chaîne, elle avait la résistance de son maillon le plus faible. Et elle n'en manquait pas de maillons. Momo y croyait au début. Bien travailler à l'école et tout ça. Il avait essayé, débutant par là comme tout un chacun. Et puis, discrètement, quand ses notes étaient trop bonnes, le vide se faisait autour de lui, des deux côtés. Les profs, si ouverts, l'étaient moins quand lui, Mohamed,

avec son accent des banlieues, réussissait là où les favoris échouaient. Bien sûr, ils avaient tous plus ou moins le même langage au Val, mais avec lui ça passait moins bien. Question de carnation peut-être. Et ses camarades de la cité s'éloignaient aussi, proportionnellement au niveau de ses notes.

Alors il avait pris l'habitude, diplomate sans le savoir, de pondérer ses résultats, histoire de ne pas rester tout seul. Par réaction, les professeurs devenaient plus sympathiques, eux aussi, inversement proportionnellement au niveau de ses notes. À croire qu'il leur était insupportable de voir Momo réussir.

Il pondérait donc instinctivement doublement ses réussites, une fois pour les élèves, une fois pour les profs. Ne pas trop briller. Ressembler aux autres. Rester dans le groupe. Il en avait hérité un accent qui le classait partout où il allait. Depuis quelque temps il essayait de le perdre ce maudit accent. La marque des lascars comme ils le disaient entre-eux. Autant demander à Fernandel de parler comme un Parisien. Lui, maintenant, ne voulait plus être un lascar. Mais, dès qu'il ouvrait la bouche, il était classé, comme s'il avait sur le front le tatouage des intouchables en Inde. Les bouquinistes, qui s'y étaient habitués au bout de deux mois, lui parlaient sans en tenir compte, de son accent. Et Momo voyait la différence. Échanger des idées, sans être à priori déclassé, en faisait une sacrée, de différence. Celle qui, dans son cas, pouvait être décisive entre la vie et la mort. Parce qu'il en était là.

Il en avait conscience aujourd'hui. Il était sur le fil du rasoir, et on pouvait retrouver son corps un de ces jours. Entier ou avec des organes en moins, la différence était dans la forme, comme pour la religion. Là aussi il avait essayé, après avoir quitté ses études, après l'échec social, celui de ne pas trouver de travail. Troisième échec. L'Islam de ses parents, lui, n'avait rien à voir avec celui mis en forme par les islamistes investissant son quartier. De réunion en mosquée, de prêches en bourrage de crâne, il fallait se plier à leur formatage. La tentation était grande pourtant, rejetés qu'ils étaient par un système qui se foutait d'eux comme de l'an quarante.

Les imams en miniature, missionnant entre les tristes tours du Val, leur en promettaient des choses. En règle générale, c'était pour après. Plus la récompense était grande, plus c'était après. Logiquement, les plus grandes récompenses étaient après la mort. Alors mourir pour Dieu ou Allah, apportait une récompense gigantesque. C'était là que Momo avait décroché. On pouvait lui raconter des craques. Il était bon public. Mais quand même, de là à le prendre ouvertement pour un abruti, il y avait une différence. Alors il avait commencé à les éviter et, comme ils avaient vraiment beaucoup investi la cité, il évitait beaucoup de monde.

Il avait ainsi commencé à se couper du monde, de son monde tout au moins. Enfin, c'était ce dernier qui l'obligeait à se couper de lui. Le résultat était le même. La pression était si forte que même sa mère devait en subir les conséquences. Mille vexations qui font du voisinage un environnement hostile. Il le voyait bien Momo, alors il se coupait encore plus, se renfermant dans un mur de silence et sur le peu d'amis qu'il lui restait. Il avait essayé ça aussi, après sa tentative avortée de vivre en Algérie. Dans ce pays, il était

deux fois étranger, par la culture et par la nationalité. Quatrième échec. Alors il était revenu en France où il était simplement un Français de l'étranger.

Il s'était donc ensuite retourné vers le peu qu'il lui restait, selon les valeurs de cette société ingrate : Ses amis. Le réseau, dans le langage de ces pitres de l'École de Commerce. Cinquième échec. Plus long, plus diffus, mais celui-ci avait été le plus déterminant. Il sourit en pensant à cette époque, si récente. Instinctivement, il palpa sur son avant-bras gauche, son téléphone portable à travers la poche spéciale de son blouson. Plus d'unités, plus de batterie, il devait quand même rester son numéro avec peut-être des messages, dans sa boîte vocale. Des messages d'un autre monde : On se voit demain ; ma meuf est enceinte ; etc.

Lui, il avait voulu être le liant, être celui par qui tout s'arrangeait. Voir le moins de misère autour de lui ou, tout au moins, essayer de faire quelque chose. Il ne voulait pas pleurer... mais putain, les larmes s'accumulaient derrière ses paupières ! Qui s'occupait de lui aujourd'hui ? Lui, né Mohamed, il était devenu Momo au grand cœur, l'âme du Val d'Argenteuil, habitué de Sky Rock⁶ le soir. Aurélie avait un problème avec son mec, on le réglait, d'une manière ou d'une autre. Jordi s'était fait jeter de chez ses parents, on lui trouvait quelqu'un sur Paris avec un appartement, pour l'intérim. Maintenant lui, Momo, n'était plus rien, pour personne.

Il était déjà place Maubert, même en traînant les pieds. Il fallait rentrer. Rentrer ? Dans son carton oui, se réchauffer du corps de celui qui était devenu son seul ami. Un traîne-savates, comme lui, à l'inutilité affirmée à chaque seconde dans le regard des autres. En levant la tête, presque par inadvertance, il les vit dans un café, l'homme et son amie, à travers la buée que dépose la chaleur sur les carreaux. Ils avaient l'air de parler sérieusement. Qu'est-ce qui pouvait être plus sérieux qu'un chocolat chaud ? La promesse d'une bonne douche et d'un repas décent ? L'espoir d'une nuit au chaud dans un bon lit ? Oui, à part cet espoir, que pouvait-il y avoir de sérieux à cet instant ?

La rue Sauton, froide, fit place au quai de Montebello, glacial. Des touristes se dirigeaient vers Notre-Dame, à pied sur l'autre trottoir. Il descendit vers leur repaire, à contrecœur. Bientôt les restos du cœur allaient ouvrir, ils iraient plus tôt aujourd'hui. Ils allaient s'en sortir. Il le fallait.

Cédric était là, assis par terre, son sac complet bouclé sur le dos. Visiblement son ami l'attendait, et il avait l'air ennuyé. Momo essaya de plaisanter.

— Eh ! T'as une heure d'avance mec. Tu veux qu'on aille dans le métro ?

Mais dans son for intérieur, Momo sentait ce qui arrivait. Cédric commença.

— Je n'en peux plus, tu sais. J'ai essayé, je te jure que j'ai essayé Momo, mais je suis trop faible. Je n'y arrive plus.

— Tu veux descendre sur La Courtine ? Momo allait droit au but, il voulait faciliter la tâche à Cédric, si celui-ci avait une chance de s'en tirer en rejoignant son père dans son

⁶ Station de radio rock.

village de la Creuse. Mais il savait aussi que pour lui, dans ce cas, la situation devenait catastrophique. Tout seul, il ne tiendrait pas une semaine dans la rue.

Cédric ne répondit pas tout de suite, désarçonné par la rapidité de la déduction de son ami Mohamed. Mais abandonne-t-on un ami ? Il restait assis par terre, son sac sur le dos, la tête baissée. Au bout d'un moment, Momo voyant Cédric secoué de tremblements, s'approcha et s'assit à côté de lui. Son ami se comportait comme un homme : Il pleurait comme un enfant, silencieux et respectable. Il lui mit la main sur l'épaule, le rassurant.

— Ça va aller, je vais téléphoner chez moi et je vais pouvoir rentrer. Ne t'en fais pas.

Son ami continuait à mouiller ses chaussures. Momo le prit dans ses bras et, comme la mère que ce dernier n'avait plus, le consola.

— Allez, il faut y aller. Tu dois prendre un train pour Limoges. J'ai dix-huit euros si tu veux. Tu vas en avoir besoin, les keufs⁷ du rail sont durs maintenant.

Les pleurs redoublèrent. À chaque fois que Cédric essayait de parler, ses lèvres tremblaient et les sanglots étouffaient les mots qu'il essayait désespérément d'apposer sur sa conscience malade.

— Tu veux que je t'accompagne à la gare ? demanda Momo à son ami.

Ce dernier secoua la tête, en dénégation. Il réussit à prononcer.

— Arrête, arrête, c'est déjà assez difficile comme ça.

Un sanglot l'arrêta momentanément. Il reprit en pleurant, presque en criant.

— Je suis un salaud, je ne mérite pas ce que tu fais.

Sa tête se coinça dans ses genoux et il fut secoué, une nouvelle fois. Momo reprit doucement.

— Non Cédric, c'est eux les salauds, dit-il en montrant, là-haut, Paris hautaine et indifférente. Ils acceptent que leurs enfants finissent à la rue. C'est tout ça qui ne va pas, pas toi. On se retrouvera, tu verras, quand tout ça s'arrangera.

Cédric leva la tête pour le regarder.

— Tu dis ça pour me rassurer, je te connais. Et toi, qu'est-ce que tu vas devenir ?

— Je te l'ai dit, je vais retourner chez ma mère. J'y ai déjà réfléchi, tu sais.

— Sûr ? espéra son ami.

— Oui, pas de problème mec, c'est cool.

Un moment se passa, le temps que les larmes se tarissent.

— Je t'accompagne alors ?

Son ami secoua la tête. Cette fois-ci, il réussit à parler.

— Si tu viens, je ne pourrais pas partir. Et tu as beaucoup à faire. Ça n'est pas possible de rester seul ici. Le soir va venir vite. Il faut que tu manges, tout ça.

— D'accord, si tu préfères. Je vais rester un moment. C'est vrai, il faut que je m'organise, réussit à articuler Momo.

Mais il savait qu'il ne pourrait pas donner le change longtemps.

⁷ Flics

— Allez vas-y, reprit-il. Tu as mon numéro de téléphone. Dans quelque temps je le remettrai en service.

Les secondes s’allongèrent en minutes, et, quand il y en eut un nombre suffisant, Cédric se leva, timidement, imité par Momo. En silence, ils se prirent dans les bras. Les mots n’avaient plus aucun sens. L’un espérait la vie, l’autre redoutait la mort. Ils étaient pourtant tous les deux au début de cette vie qui ne voulait pas vraiment d’eux. Et puis, comme au ralenti les deux hommes jeunes se séparèrent. D’un pas pesant, l’un monta les marches vers la ville qu’il voulait fuir. Le deuxième, en s’enroulant dans son sac de couchage crasseux, regarda le premier quand celui-ci, arrivé presque en haut des marches, se pencha par-dessus le parapet pour le voir une dernière fois. Ils s’échangèrent un dernier signe de main. Momo fit un sourire qu’il voulait rassurant. Il était démenti par son regard qui voyait déjà plus loin, là où il ne voyait déjà plus d’espoir.

Son ami disparu vers le sud, il resta là un moment à regarder le haut de l’escalier, sale et sinistre. Alors cela vint, finalement. Tout doucement au début, comme une avalanche de neige poudreuse, la vague prit de l’ampleur, laminant ce qu’il lui restait de retenue. Les larmes, pas habituées à prendre ce chemin, forèrent leur passage, profitant de la faiblesse de ses défenses à cet instant. En fait, Momo ne savait comment se défendre de lui-même. Il s’était tellement défendu, depuis vingt-deux ans, qu’il en avait plus le goût à ce moment-là.

On lui avait déjà tout pris, du moins le croyait-il. La dignité, sa place au soleil, sa famille, ses amis, sa jeunesse, tout cela était déjà parti avec les idéaux qui le tenaient et qui trouvaient des échos dans ces livres, qui étaient encore sa seule consolation. Partie aussi la confiance en la société comme le refuge que pouvait apporter la religion. Tout ça, il l’avait déjà perdu et il croyait tout savoir. Il se croyait revenu de tout et, comme un dur à cuire, il ne croyait déjà plus en rien.

Il lui manquait pourtant une expérience, la plus terrible que l’on puisse demander à un être humain. Ce qu’une société ne devrait jamais permettre à ses enfants, Momo l’éprouvait à ce moment. « On » venait de lui enlever l’Espoir. Là, à côté du plus prestigieux bâtiment médiéval de France, pendant qu’un groupe de touristes turcs passait au-dessus de sa tête en riant pour aller visiter Notre-Dame, Momo pleurait.

— La version 2.0 est opérationnelle, déclara péremptoirement Basile.

Il était installé, comme tous les jeudis matin, dans le bureau de son supérieur, Fauquenbergue. Basile se demanda vaguement si ce dernier avait un prénom. G. pouvait-on lire sur les documents officiels. Georges, Gérard ou Gabriel, quelle différence il y avait, de toute manière ? Il ne le voyait que rarement, et c’était tant-mieux. Ce vieux débris emmerdait tout le monde quand il était là. Alors il valait mieux qu’il y soit le moins souvent. Et puis, il n’y comprenait rien à rien, sauf quand ça touchait sa carrière. Pour ce qu’en savait Basile, c’était un militaire ou quelque chose comme ça. Enfin, c’était celui à qui il avait des comptes à rendre pour les grandes lignes des étapes. Sinon, il travaillait

avec des gens de son âge. La moyenne de l'équipe évoluait, selon les étapes, entre vingt-cinq et trente-cinq ans.

Depuis le début du projet Watson, deux ans auparavant, la moyenne d'âge tournait autour de trente. Il y avait bien eu quelques vieux quadragénaires ou quinquagénaires délégués par le CNRS, mais ils n'étaient restés que le temps du transfert de connaissances. Et depuis, c'était son équipe qui avait pris les choses en main. Il y avait eu aussi les militaires. Ceux-là, au début, avaient été en avance sur le sujet et ils n'avaient lâché leurs informations qu'au compte-gouttes.

Comme les Autres, ceux du gouvernement. Qu'est-ce qu'ils étaient d'ailleurs ceux-là ? Basile Blanchard n'aimait pas leur présence. Une chape de froid les entourait en règle générale. Quand on leur demandait leur métier, ils vous répondaient fonctionnaire, comme on répond à un enfant attardé, quand ils vous répondaient. Sinon, ils vous regardaient avec un sourire agaçant de supériorité et vous n'en tiriez pas plus. Il ne valait mieux pas essayer d'ailleurs, on vous le faisait comprendre. Et les imprudents qui poussaient le bouchon jusqu'à obtenir le « Secret Défense » voyaient leur avenir compromis au sein de l'équipe. Alors, on s'était fait une raison. « Cela ne nous regarde pas », plaisantaient les grosses têtes comme lui, pastichant les Inconnus, que tous avaient vu dans leur jeunesse à la télévision.

C'était la même chose avec tous, sauf avec Arnaud Monteuil. Il était distant aussi, et on sentait bien que ce dernier avait de la vie une autre vision que le commun des mortels, plus froide. Mais sinon, en sa présence, Basile n'avait pas froid dans le dos comme avec les autres. Ceux-là n'avaient pas besoin de vous faire comprendre que, pour eux, votre vie n'avait pas plus d'importance que la mouche qu'ils se faisaient un plaisir d'écraser à main nue, à l'occasion.

Il y avait deux groupes. Les superviseurs, comme Arnaud, ils n'étaient pas vraiment supérieurs, non, juste superviseurs. Ils regardaient ce que vous faisiez, et se le faisaient expliquer quand ils ne comprenaient pas. C'était souvent, et les explications étaient longues. Après, ils établissaient probablement des rapports en double de ceux des membres de son équipe, qui étaient essentiellement scientifiques et techniques. Et puis il y avait les itinérants. On ne savait pas d'où ils venaient ou s'il y avait un autre groupe qui travaillait sur le même projet quelque part. Ce qui était certain, c'était que ces prétentieux arrivaient avec des informations techniques auxquelles ils ne comprenaient que dalle, mais qui étaient des trésors de savoir pour les chercheurs et techniciens du projet. Oh ! On se doutait bien d'où cela pouvait provenir.

Assis devant son supérieur qui en prenait aussi l'air, occupé qu'il était à essayer de comprendre les documents étalés devant lui, Basile se remémora les débuts du projet, deux ans auparavant. Du secret partout, ne rien dire à personne. Une parano de tous les instants. Ils étaient suivis par les Autres, qui ne s'en cachaient pas trop d'ailleurs, une fois la journée finie. Ils s'y étaient habitués, mais pas aux documents techniques en français qui ne voulaient rien dire. Alors, avec l'habitude que tous avaient prise, à force de se côtoyer, les documents avaient commencé à parvenir dans leur langue d'origine, en anglais le plus souvent. On avait bien avancé à partir de ce moment-là. Et Basile, qui

était un lecteur de thriller, se doutait bien de la manière dont ces documents avaient été obtenus. Chantage, vol, etc. Ce dont il avait conscience, c'était que les chercheurs outre-atlantique étaient très en avance sur eux dans ce domaine.

— La caméra est déjà installée, pour les tests ?

Le Colonel — c'était son surnom —, venait de parler. Cela n'était pas vraiment une question, juste une affirmation. C'était lui qui avait donné l'autorisation de la pose, il y avait un mois de cela. Les tests préliminaires avaient déjà eu lieu en laboratoire, mais la caméra, elle, était en place depuis quinze jours, dans la plus grande discrétion.

— Oui, opérationnelle aussi, à la gare d'Austerlitz.

— Pourquoi là, plutôt qu'ailleurs ?

Basile réprima son impulsion de parler comme à un attardé. Ces gens-là, qui qu'ils soient, n'étaient pas des rigolos. Il reprit, monocorde.

— Elle est tout à côté du centre, la proximité est plus efficace pour valider les résultats. Et puis, les gares sont des endroits privilégiés pour les tests. Les sujets y sont statiques, attendant un train pour les uns ou le moment propice d'accomplir un délit sur les premiers, pour les autres. L'endroit peut-être bouclé facilement, pour y récupérer les sujets, par l'unité qui sera à notre disposition après votre accord.

— Les sujets ? Je pensais que l'on cherchait à repérer les délinquants ici ?

— Tout à fait. Mais nous n'en sommes qu'à la phase de validation de Watson. Il est raisonnable de penser que, parmi les personnes contrôlées, certaines n'auront pas commis de délit ou n'auront pas eu l'intention d'en commettre.

— Alors pourquoi seront-elles arrêtées ?

— Pas arrêtées, juste contrôlées... et étudiées, rajouta Basile après un moment.

Comme apparemment Fauquenbergue était encore en attente, il continua.

— Dans un premier temps, les tests seront nécessaires pour calibrer le système, et pour valider les schémas comportementaux. D'abord repérer un sujet potentiel avec la caméra LRC. Ensuite, l'observer avec les autres caméras et les moyens conventionnels pour constater le flagrant délit si le sujet passe à l'action. Ce qui ne sera pas toujours le cas, surtout si nos équipes sont trop visibles. Dans ce cas l'expérimentateur influencera l'expérience, comme c'est arrivé trop souvent en science.

— Je sais cela, le coupa son supérieur, essayant d'être convaincant. Mais nous ne sommes pas que des scientifiques. Et nous sommes là pour trouver à la science une application utile pour la société.

Basile reprit patiemment.

— Une fois le délit constaté, les équipes pourront intervenir, nous ramener le sujet au centre, pour un complément d'étude. Dans un deuxième temps, très rapidement en fait, nous pourrons valider le système en repérant un potentiel et en précédant le délit.

— Par exemple, demanda son supérieur.

— En disposant une chèvre, enchaîna le scientifique.

Devant l'incompréhension apparente de son supérieur, il précisa.

— Un de vos hommes jouera la proie. Quelqu'un qui paraît facile de voler ou d'abuser.

Il avait insisté sur le « vos », pour marquer sa différence. Après tout, c'était lui qui avait mené à bien ce projet. Son vis-à-vis avait relevé la tête et le regardait d'un air mauvais. Il lui répondit du tac au tac.

— Que vous le vouliez ou non, vous êtes aussi un de « mes » hommes ! Tenez-vous le pour dit. J'ai déjà eu à faire à des guignols de votre espèce et je sais comment les traiter. Continuez, s'il vous plaît.

Un glaçon semblait enserrer la colonne vertébrale de Basile et il faisait un effort pour ne pas trembler comme une feuille. Ce vieux connard avait réussi à lui faire peur. Il prenait aussi conscience, à cet instant, qu'il était dans un panier de crabes. Et qu'il y était depuis le jour où il avait signé ce contrat avec clauses de confidentialité, Secret d'État et tout le bazar. Sur le moment, cela avait été excitant. Son ego s'en était trouvé renforcé, en même temps que le spectre du chômage s'éloignait. Mais maintenant, les contraintes devenaient inquiétantes. Il ne faisait pas le complexe de Faust ayant vendu son âme. Non, il n'avait pas ces privautés avec lui-même. Mais il commençait tout simplement à avoir peur, physiquement. Peur aussi du monde qu'il contribuait allègrement à créer.

Comme un enfant ayant pris une leçon forcée de respect, il parla posément, en réfléchissant ses mots. Le reste, il l'enterrait déjà dans les tréfonds de son âme monnayable. Le zombie nouveau-né reprit.

— D'accord monsieur, on est une équipe et je l'avais oublié. Je vous prie de m'en excuser.

Fauquenbergue, fort de cette victoire facile, se renfonça dans son fauteuil, avec la satisfaction du vide qui vient provisoirement de se remplir d'un rien. Son subalterne continuait.

— Le délit sera là, non pas provoqué, mais canalisé à notre profit. Après, il y a bien sûr les délits mineurs. Et, dans ce cas, une gare est un lieu privilégié aussi. Nous avons directement accès aux fichiers de la billetterie par l'application de la loi de 2006. Nous avons aussi des contacts directs avec la police du rail et les contrôleurs. Nous sommes donc en mesure de constater un comportement de fraudeur au voyage ou, plus difficilement décelable, un fraudeur à la durée du voyage. Nous pourrions valider là les LRC avec une finesse appréciable.

— La durée du voyage, c'est bien le fraudeur qui achète une place pour Lyon et qui va jusqu'à Marseille, prétextant s'être endormi par exemple ? demanda son supérieur, conciliant devant le serment d'allégeance tacite de ce sans-couilles de grosse tête.

— Absolument. Nous pouvons contacter un contrôleur qui vérifiera spécialement un individu, après une gare où il était censé descendre. Palliant ainsi, par exemple, au problème des contrôles qui ne sont effectués qu'une fois à tel endroit, laissant libre par la suite les personnes contrôlées de continuer leur voyage en toute impunité, vers une destination pour laquelle ils n'avaient pas réglé leur billet.

— Vous pouvez faire ça ? s'étonna le Colonel.

— Aujourd'hui je pense, confirma Basile.

Comme le silence durait, il termina.

— Finalement, après validation du système, nous serons en mesure de prévenir un délit, et d'arrêter son auteur en flagrant délit, en concentrant notre surveillance sur les délinquants démasqués par les LRC. D'ici quelques jours, je suis certain de pouvoir confirmer que le projet Watson est un succès.

— Vous avez carte blanche pour les tests mon garçon, lâcha Fauquenbergue, grand seigneur, prenant bien garde, en fonctionnaire averti, de ne rien mettre par écrit.

Basile revint au centre à pied. Il avait besoin d'évacuer, et puis il fallait faire bonne figure devant le staff. Pour faire bonne mesure, il s'arrêta au bar tabac juste avant le centre, boulevard de l'Hôpital. Comme toujours, il essayait d'arrêter de fumer, comme toujours il avait une occasion de reprendre. Aujourd'hui, il en avait deux, le début du stade opérationnel du projet et le stress du siècle. Il s'offrit une boîte de cigares dont il alluma un exemplaire, au briquet, d'une main tremblante. Au diable les puristes !

Son café commandé, il rêvassa jusqu'à ce qu'on le lui apporte, évitant tout ce qui pouvait ressembler à une pensée, évacuant son stress dans les nuages de fumée. Après, sur le même mode, il resta là une bonne heure, le temps que l'énergie réinvestisse ses muscles vidés pendant que la gare d'Austerlitz, là-bas, charrait son lot de passagers.

Finalement, se sentant un peu remonté, il se dirigea vers les locaux du centre, situés discrètement au rez-de-chaussée d'un bâtiment moderne, sur le boulevard. En face, sous le métro, aérien à cet endroit, des zonards se réchauffaient à un brasero, comme d'habitude. Basile détourna la tête, comme d'habitude.

Dès son entrée, le regard d'Arnaud se vrilla sur lui. Son provisoire collègue de travail, qui avait une espèce de sixième sens, le regardait comme si Basile lui racontait son entrevue avec le vieux. Pour se donner une contenance, il adopta son attitude professionnelle des grands jours. De toute manière, l'équipe se rassemblait déjà autour de lui. Ils étaient prêts, tout autant que lui, et avaient envie de voir leur travail aboutir. Pourtant, les conséquences ne semblaient inquiéter personne, pensa fugitivement Basile. Mais il était vrai, aussi, que les philosophes se faisaient rare dans le milieu technico-scientifique de ce début de siècle.

Après un moment de silence, pour ménager son effet autant que pour asseoir la supériorité conférée par son savoir provisoire, Basile annonça.

— Ça y est, nous allons passer au stade opérationnel numéro un.

Un brouhaha de satisfaction s'éleva du petit groupe. Personne n'en doutait de toute manière. Le projet avait coûté assez cher pour que le gouvernement l'arrête à ce niveau. Mais il y avait quand même cette incertitude juridique. La mise en place et l'utilisation de caméras associées aux Logiciels de Reconnaissance Comportementale, les LRC comme ils les nommaient déjà couramment, nécessitaient quand même des clarifications juridiques.

Un texte de loi avait été rédigé. Mais il était assez flou pour que les politiques qui n'étaient pas dans le « Secret Défense » n'aient pas vraiment su de quoi il retournait. En conséquence, comme les plus malins devinaient qu'il se tramait quelque chose sans sa-

voir quoi, les discussions s'éternisaient à l'Assemblée nationale. Aussi, parmi le personnel du projet, beaucoup ne comprenaient pas ces atermoiements politico-juridiques. Ils étaient pour la mise en place du système à grande échelle, le plus rapidement possible. Les politiques se débrouilleraient bien pour faire passer ça au peuple de France. Les casse-pieds de juristes, constitutionnalistes et autres défenseurs des libertés individuelles ou des Droits de l'Homme n'avaient qu'à aller se faire foutre. Ils n'entendaient pas les nouvelles, ces gens-là ? À longueur de journaux télévisés, parlés ou écrits, il n'était question que d'assassinats, de vols ou autres crimes.

Cependant, pas un scientifique ou technicien de ceux-là, pourtant habitués aux chiffres, n'avait l'idée de comparer les vraies statistiques, quand elles paraissaient objectivement, avec les archives accessibles sur internet et démontrant au minimum une stabilité de ces délits, voire une décrue. Comme souvent, les auditeurs n'écoutaient que ce qu'ils voulaient bien entendre. De plus, eux en vivaient. Alors, à côté des justifications habituelles de la femme, des enfants, des emprunts, du 4X4 à payer, les droits établis par leurs ancêtres, dans le sang, deux siècles plus tôt, ne faisaient pas nécessairement le poids. Personne ne s'avisait non plus, tout simplement, que la plupart d'entre eux passaient des années sans même être importunés ou volés d'un seul euro.

La vision du monde qui leur était mise en scène tous les jours par les médias complaisants, pas un d'entre eux ne s'avisait d'en vérifier la réalité autour de lui. Ils étaient pourtant dans la moyenne supérieure des citoyens, mais ils avaient perdu l'habitude de penser. Le confort intellectuel était à ce prix. Et, personne ne le trouvant trop cher, il y avait toujours une justification prosaïque aux œillères consenties. Et, dans le cas présent, les fêtes arrivant d'ici un petit mois en étaient une toute trouvée.

Quelqu'un dans le groupe résuma la pensée générale, triviale.

— Alors, on y va avant qu'ils ne changent d'avis ?

Un murmure d'approbation parcourut la réunion. Basile reprit.

— Bon, on commence les tests aujourd'hui et il y en aura peut-être pour un mois. Après, on devra déménager dans nos nouveaux locaux qui sont en cours de finition.

La plupart, n'étant pas dans la confiance, s'étonnèrent. Des nouveaux locaux ? Alors le projet était déjà approuvé malgré tout ? Puis, l'effet de surprise passé, tous se félicitèrent, aucun n'y voyant une contradiction avec le fait que la loi autorisant l'utilisation de LRC n'était pas votée.

Basile, n'étant pas un orateur né, profita de l'étonnement général pour s'éclipser en lâchant un petit « Allez au boulot » passé inaperçu, avant de gagner la salle de contrôle. La passerelle comme l'appelait tout le monde, en hommage à Star Trek.

En fait, tout était prêt. La veille, déjà, la check-list avait été faite. Tout fonctionnait. Normal. Chacun savait que Basile allait voir le vieux. Et des fois que le Colonel décide, — sait-on jamais ? — de vérifier de visu, ils préféraient tous être parés. Les quelques personnes non habilitées à ce stade sortirent de la passerelle. On était toujours à un niveau de secret élevé, et les tests devant se dérouler sur un lieu public justifiaient encore plus cette précaution, compte tenu du contexte juridique. La porte refermée, il restait quatre personnes. Basile, au panneau de contrôle principal, flanqué immédiatement à droite

d'Arnaud, bien sûr il fallait l'œil des maîtres sur eux. Plus loin sur la droite, devant ses ordinateurs, Benoît Lasserre, l'informaticien de cent vingt kilos, prenait sa place, comme une baleine égarée. À un mètre à gauche de Basile, au centre d'un bureau en fer à cheval couvert de dossiers, et devant un écran de contrôle, se tenait Marion Di Giovanni, vingt-huit ans, qui avait été la plus jeune docteur en psychologie, quelques années auparavant.

Basile Blanchard commença à actionner les commandes manuelles éparpillées devant lui. Aussitôt, une image de l'intérieur de la Gare d'Austerlitz emplit l'écran géant sur le mur en face d'eux, ainsi que les moniteurs de contrôles sur leurs pupitres.

— La caméra fonctionne, c'est déjà pas si mal.

La plaisanterie de Basile détendit l'atmosphère, mais Arnaud lui, le regardait attentivement. Basile continuait le protocole. Il se saisit d'une manette sur le pupitre et l'actionna. La caméra pivota et l'écran afficha la rangée de guichets moyennement fréquentés à cette heure. Tout de suite Basile actionna le zoom, et l'image d'une paire de mains emplit l'écran jusqu'à ce qu'une pièce d'un euro y apparaisse, grande comme une assiette, aussitôt saisie par deux doigts de géant. Le zoom repartit en arrière.

Le jeune homme maintenant dirigeait la caméra sur une femme rousse, assise sur un fauteuil. Le buste de la femme remplit les écrans. Blanchard, à son époque élève brillant de Polytechnique, actionna un autre commutateur. L'écran principal changea légèrement, l'image apparaissant flou. Il actionna une molette sur la manette qu'il tenait et, de flou, l'image se transforma radicalement. Elle prit du relief. Maintenant, le visage géant de la femme paraissait être avec eux, sur la passerelle. Basile commenta.

— À la main, je crois que c'est tout à fait honorable.

L'informaticien approuva d'un « ouais » connaisseur. Basile se détendit et conclut.

— La partie mécanique fonctionne. Au reste maintenant.

Il annonça, à l'intention de l'informaticien, en se reculant du pupitre.

— Mise en route du système.

— Système en cours de démarrage, reçut-il en écho de Benoît.

C'était le moment qu'Arnaud attendait. Le système allait en avoir pour deux minutes à se mettre totalement en fonction. C'était son job de savoir ce genre de choses. Il questionna Basile.

— Le vieux t'a fait le coup de la menace ?

Basile se mit à rougir. Il répondit entre ses dents.

— De quoi tu parles ?

Il était si peu convaincant qu'Arnaud se mit à rire, franchement. Il reprit, moqueur.

— Oh la la... Il t'a vraiment secoué !

Mais il parlait doucement, par respect, pour ne pas soumettre Basile à la pression de ses deux collaborateurs. Ce dernier, voyant qu'il n'abuserait pas son collègue de circonstance, décida de jouer franc jeu. Arnaud l'avait toujours respecté, alors il prit le risque, n'ayant pas vraiment d'ami pour entendre ses problèmes. Il parla doucement, de manière télégraphique.

— C’est vrai, il m’a secoué. Il m’a même foutu la pétoche ce salaud. Tout ça vous est familier à vous, ces rapports de force, ces menaces, enfin tout ça quoi, fit-il avec un geste de la main.

— À nous ? demanda doucement Arnaud, trop doucement.

Il regardait Basile avec insistance. Ce dernier avait sans doute eu son content de menace. Il répliqua, à son propre étonnement.

— Oui, à vous, ne fais pas l’étonné. Et je te signale que c’est toi qui m’as branché, alors si tu n’aimes pas ce que tu entends, eh bien tu débranches.

Arnaud répondit presque immédiatement, pendant que des chiffres commençaient à s’afficher aux angles des écrans, en surimpression.

— Ne t’en fais pas, va ! Il fait son cinéma dès qu’il en a l’occasion. Maintenant, si la violence nous est familière, comme tu le dis, c’est qu’elle fait partie de la vie. C’est aussi notre travail à nous, dit-il en accentuant le « nous ». Il en faut, des comme nous. De même que l’on a besoin de gens comme toi. Il t’a donné l’autorisation de test en public alors ?

— Il m’a donné carte blanche, précisa Basile, sans quitter les écrans des yeux.

— Par écrit ?

Le silence qui répondit à Arnaud lui suffit pour poser un diagnostic.

— Il t’a baisé. C’est pour ça qu’il t’a secoué, pour pouvoir s’en tirer verbalement. Fait gaffe à toi mec, termina-t-il.

— D’accord, souffla Basile, reconnaissant quand même du point de vue de son voisin, moins impliqué émotionnellement.

Sur les écrans, les chiffres s’étaient stabilisés. La caméra, fonctionnant apparemment toute seule, avait adopté un plan large et commençait à balayer la foule indifférente. Des figures géométriques, composées de fines lignes vertes, entouraient brièvement les personnages à côté desquels des chiffres et des mots s’inscrivaient, se fixant après un instant d’hésitation pendant lequel les caractères avaient défilé, incompréhensibles.

— Système en fonction, annonça calmement Benoît Lasserre, les mains posées sur le clavier en face de lui.

Ils regardaient tous les quatre l’écran, apparemment hypnotisés par ce matériel qui fonctionnait comme mû d’une vie propre. De temps à autre, le logiciel décidait, pour une raison connue de lui seul, de zoomer sur tel ou tel visage, sur un groupe ou sur un individu gesticulant. À chaque fois, la psychologue notait les codes sur son ordinateur portable, en contrôlait la signification sur les tables qu’elle avait devant elle ou vérifiait dans les dossiers qui l’entouraient, des expressions faciales ou gestuelles répertoriées en photo. Sur un écran de contrôle, elle gelait une image et ses corollaires numériques pendant que la caméra continuait sa surveillance, inhumaine.

La caméra, sans avertissement, arrêta sa course en se fixant sur un jeune homme portant un sac à dos et qui s’approchait doucement des guichets. Les inscriptions

s'étaient arrêtées, elles aussi, affichant en mode fixe des codes et des mots. Une inscription était apparue en haut à gauche de l'écran, froidement accusatrice. Le texte, à la différence des inscriptions habituelles, était orange et il clignotait lentement, proclamant : Délit en cours. En y regardant de plus près, on pouvait lire sur les inscriptions vertes en insert le mot fraude, au-dessus de celui, plus sibyllin, de gestation.

Tous s'étaient tournés vers Marion qui déjà relevait la tête, elle annonça.

— Apparemment, il s'apprête à monter sans billet ou quelque chose dans ce genre.

Ils regardèrent le sujet sur les écrans. Il devait avoir entre vingt et vingt-deux ans. Mal rasé, maigre, il semblait mort de froid. Il n'avait pas le profil du barbare faisant trembler la société, son couteau entre les dents. Il était crasseux c'était sûr, peut-être un zonard. Pour le moment, il s'approchait du seul guichet disponible.

— On va en avoir le cœur net.

C'était Basile qui venait de parler. Il continuait déjà.

— Benoît, c'est le guichet quatre. Tu te branches sur le terminal.

Ce dernier était déjà à l'œuvre, manipulant son clavier à la vitesse du son. Comme le jeune homme entamait sa transaction, Benoît expliquait, au fur et à mesure.

— Il se renseigne sur Limoges, les tarifs. Quarante-deux euros plein tarif et vingt et un pour le tarif jeune, moins de vingt-six ans.

La caméra se fixa sur le guichetier, à l'étonnement de tous. Elle égreña quelques codes, et des mots s'incrustèrent brièvement, avant qu'elle ne lâche l'employé SNCF et ne se fixe à nouveau sur le jeune, comme à regret. Basile se tourna vers Benoît.

— Un problème ? demanda-t-il.

L'informaticien écarta les bras en haussant les épaules en secouant la tête.

— Le guichetier n'est pas net apparemment, mais pas délinquant.

— Pas net ?

Déjà l'informaticien commentait.

— Maintenant, il demande pour Vierzon. Vingt-trois euros plein tarif... onze au tarif jeune. Il lui vend un billet. Plein tarif ! cria-t-il presque. Mais... il a droit au tarif jeune ! C'est deux fois moins cher ! Il paye en espèces.

Sur l'écran, l'inscription clignotante annonçait : Délit accompli, Délit accompli. Arnaud parlait pour lui-même.

— Cet enfoiré lui a vendu un billet plein tarif. Il avait l'argent pour aller jusqu'à Limoges.

Basile se tourna vers Marion qui approuva en hochant la tête. Au moins, maintenant, il savait pourquoi l'employé n'était pas net. Le système fonctionnait et c'était tout ce qui lui importait. Il ne pouvait pas non plus s'arrêter sur toutes les misères du monde. À l'écran, le jeune indigent se dirigeait déjà vers un train à quai, d'un pas traînant.

Basile tendit la main vers un téléphone, accroché verticalement sur la façade du pupitre.

— On va valider. Je vais demander au contrôleur de vérifier son billet juste après Vierzon, dit-il avec un sourire.

Arnaud lui mit la main sur l'avant-bras.

— Laisse tomber, lâcha-t-il.

— Pourquoi, pour un marginal ? Non, il faut que je valide.

— Laisse tomber, répéta simplement Arnaud, sans élever la voix, mais avec une telle force suscitée que les deux autres s'étaient retournés et regardaient, dubitatifs.

Déjà, Basile baissait la main, plus vaincu que convaincu. Conciliant, son voisin reprit.

— Il n'est pas vraiment en tort, il avait de quoi payer son billet. Et puis, le système fonctionne, on le sait. On n'est pas là pour tirer sur l'ambulance aujourd'hui. C'était un pauvre garçon, sans plus, et pas un délinquant. Jusqu'à ce jour, le défaut ou l'insuffisance de billet est une infraction, pas un délit. Ça fait vingt minutes qu'elle fonctionne ta caméra. Il va y avoir d'autres occasions, je peux te le garantir.

La caméra avait repris sa ronde, insensible. Pour désamorcer vraiment la situation, Arnaud, sachant qu'un homme digne de ce nom est toujours fier de son travail, demanda.

— Au fait, pourquoi elle filme en relief, ta caméra ? Ça n'était pas plus simple de prendre des simples caméras déjà existantes ?

En souriant Basile commença, volubile, fier de son œuvre, et désireux de relâcher un peu.

— Au début, on essayait d'asservir une simple caméra, mais ça ne fonctionnait pas, trop d'erreurs d'interprétation. Paradoxalement, le logiciel fonctionne comme nous, et le relief est important pour la reconnaissance des expressions du visage ou dans la gestuelle. Les Américains ont eu le même problème apparemment, et ils l'ont résolu comme nous. Enfin, avec deux ans d'avance. Les Anglais, eux, sont sur une version du logiciel qui agit par différentiel. Il fractionne les mouvements en tranches et compare les différences. Il reconstitue un relief en temps réel de cette manière. Mais ils en auront probablement pour encore deux ans de recherche, pour pouvoir faire à peu près la même chose que nous, en temps réel. Sans compter le niveau de zoom que permet une caméra double en stéréoscopie. Bien sûr, ils feront des économies de caméras en asservissant de simples caméras ou, comme on le sait maintenant, en se servant de plusieurs unités pour reconstituer l'environnement d'un lieu, donc un relief. Mais enfin, on est sur le coup aussi. Ce sera la version trois, si on la fait. Tiens un autre.

La caméra s'était arrêtée sur une femme, et le message reprenait, clignotant sur l'écran son inconvenant « Délit en cours ».

Dans le train, Cédric s'était blotti contre la vitre, appréciant chaque pulsion de l'air chaud qui venait de se mettre en route. Inconscient qu'un avocat improvisé venait de plaider sa cause devant ses semblables indifférents, et contre une machine qui, sans qu'il en connaisse même l'existence, l'avait déjà répertorié dans sa base de données.

Le train se mit silencieusement en route pendant que Cédric, pleurant doucement en pensant à l'ami qu'il avait abandonné sous le pont au Double, somnait dans un sommeil agité.

04

Nice – France

Lundi 24 décembre 2007.

« Paix sur Terre aux Hommes de bonne volonté. » La phrase résonna un moment dans la petite salle qui résonnait trop. Probablement parce qu'elle était presque vide. Les murs nus, les chaises en bois, modèle scolaire, le carrelage froid et industriel, tout donnait une impression de vide. Et les quelques rares fidèles n'arrivaient pas à combler ce néant qui envahissait tout, jusqu'au cœur du père Gérard. Il claqua en la fermant la Bible qu'il avait en main. Il reprit, souriant tristement.

— Merci mes frères d'être venus, et Joyeux Noël !

Un chœur de voix lui répondit.

— Joyeux Noël ! pour l'un, maçon de son état. Joyeux Noël mon père ! pour une autre, femme de ménage, accompagnée ce soir par la mère Michu, soixante-dix ans, qui avait été concierge pendant vingt ans ici, à l'Ariane, ce quartier de la banlieue de Nice.

Le père Gérard descendit de la petite estrade. Quinze centimètres, c'était encore trop haut. Le Christ n'était-il pas né dans une étable, au milieu des animaux, deux mille ans auparavant ?

Il circula parmi la quinzaine de personnes présentes, ce soir de la nativité, en serrant les mains, serrant dans les bras parfois, pour remercier ses derniers fidèles. À croire que la foi abandonnait l'humanité avec le nouveau millénaire. La sienne, en tout cas, il la portait comme un fardeau en cette veillée de Noël. Les personnes présentes, il ne les reverrait qu'exceptionnellement. Pourtant, ils étaient ses fidèles, au sens propre du terme.